

NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

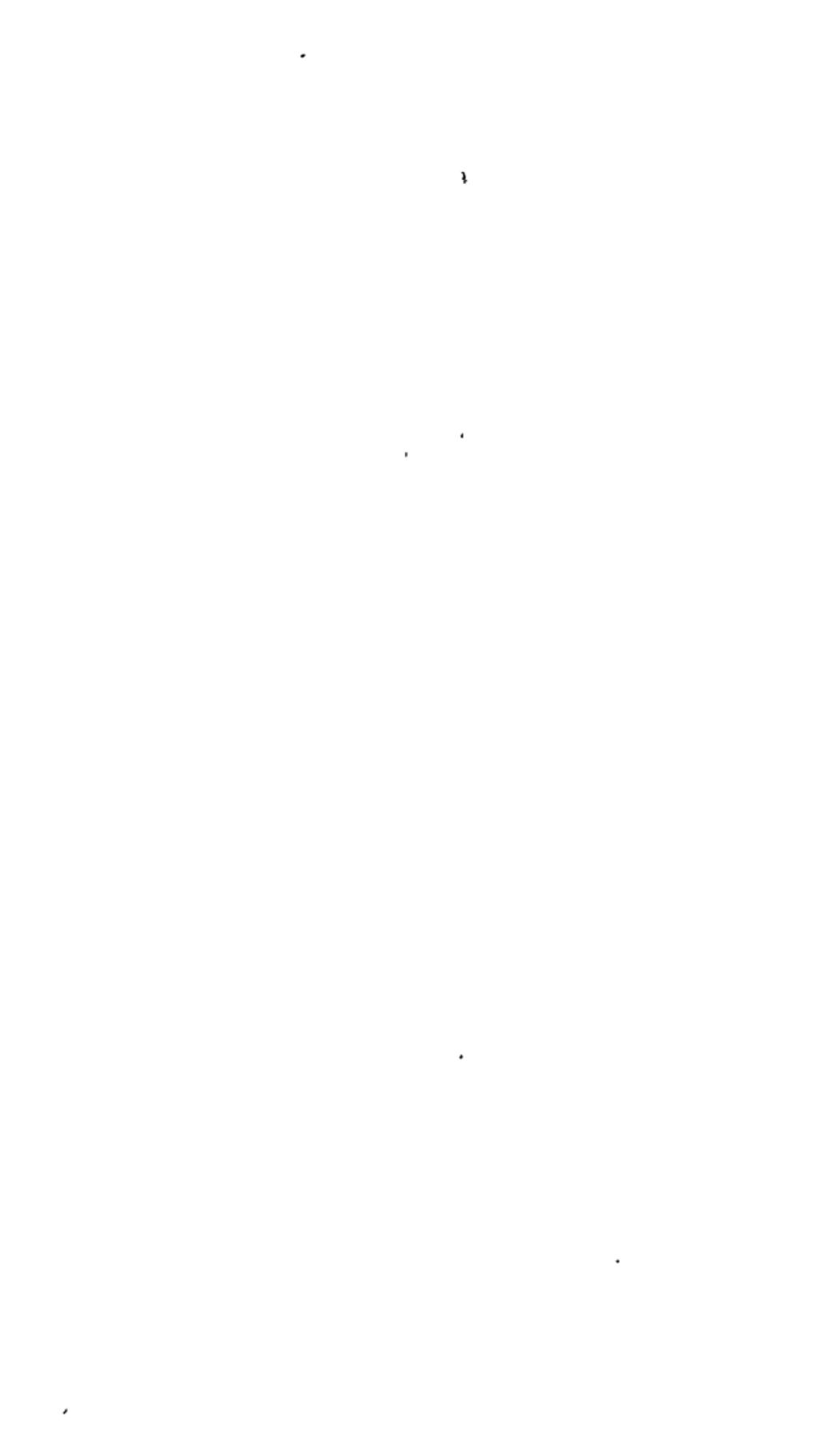
DEDIÉ AU ROI.

SEPTEMBRE 1780.



A NEUCHÂTEL,

De l'imprim. de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.

I. *Nouvelles lettres d'un voyageur Anglois ;
par M. SHERLOCK. A Londres, & se
trouve à Paris, chez la veuve Duchesne
& chez Esprit, 1780.*

CE que j'ai dit des premières lettres de M. Sherlock convient de même à celles-ci : même vivacité, même esprit, même originalité, même enthousiasme pour le beau. Seulement dans celles-ci les matières sont traitées un peu plus au long, & il est beaucoup plus souvent question de goût, de critique & de littérature : elles ressemblent plus à un ouvrage, à un livre, que les premières : n'est-il point permis de présumer qu'elles en

plairont moins généralement ? Car , ainsi que le dit fort bien M. Sherlock dans un court avant-propos , “ les lecteurs en général ont si peu de connaissances & de tact que c'est presqu'une folie de se faire imprimer. „ Je suis tout-à-fait de cet avis , ne fit-on imprimer qu'un misérable journal Or, pour goûter le premier recueil de M. Sherlock , il ne fallait pas beaucoup de ces *connaissances* & de ce *tact* , qu'il trouve avec raison si rares , & sans lesquelles on n'est pas en état d'apprécier son nouvel ouvrage. Il sera donc vraisemblablement moins accueilli.

Il faut transcrire ici le reste de ce singulier avant-propos. A la phrase que je viens de citer , il ajoute : “ Il y a cependant des exceptions , & j'espère , lecteur , que vous êtes du nombre. Si vous n'en êtes pas , je vous avoue que vous me feriez bien plus de plaisir de jeter mon livre au feu que de me lire. Si vous en êtes , je ne vous demande point de quartier : la gloire , ou la mort ! „ L'aveu est sincère , & cette bonne-foi est plus aimable que l'indifférence affectée pour la gloire , dont se parent tant de graves auteurs , qui n'écrivent que pour nous donner de salutaires leçons , & ne plaignent que nous si ces leçons nous paraissent ennuyeuses. Notre voyageur est si éloigné de ce noble dédain pour la renommée , qu'il termine encore sa

derniere lettre par cette espece de menace au public : “ Comme je n'écris que pour la gloire , si je cesse d'intéresser , je jette ma plume. „

Commençons par extraire de ce recueil ce qui en est pour tout le monde ; après quoi nous reviendrons à parler littérature & critique.

L'Italie est le sujet des premieres lettres. M. Sherlock en parle avec enthousiasme , comme de tout ce qui s'attire son admiration. Il y voit avec transport l'*inépuisable* de la nature , & s'indigne à cet aspect contre ces ames vulgaires , qui nous crient que tout a été dit , que tout a été répété. Pourquoi le génie ne créerait-il pas comme la nature ? Avec quatre seuls matériaux , des rochers , des arbres , de l'eau & de la terre , elle varie ses scenes à l'infini ; elle est toujours neuve : & le génie avec bien plus de ressources & de moyens , se croirait condamné à ne plus inventer rien de neuf !

“ L'Italie est le pays de l'imagination. „ Par-tout on y retrouve les vestiges & les monumens des grands artistes & des grands hommes. Chaque ville , presque chaque lieu fut marqué par quelqu'action célèbre. Tout y est plein de l'antiquité.

Ses payfages sont enchantés. Tout le charme de la poésie de Virgile n'en exprime

qu'imparfaitement la ravissante beauté. Un jour plus beau, un soleil plus brillant, une atmosphère plus transparente & plus pure embellit encore tous les objets, en les montrant avec cette clarté qui est la première grace de tous les ouvrages de l'art & de la nature, de l'éloquence & de la poésie, comme d'un paysage ou d'un tableau.

“ *Italiam! Italiam!* s'écrie notre voyageur dans son extase; je n'ai jamais connu un être qui l'eût vue sans enchantement, ni qui pût en parler sans enthousiasme. Semblable à Shakespear, elle est inépuisable en richesses; & comme lui, elle a des beautés pour captiver tout le genre humain. . . Si mille hommes de talens faisaient le voyage de l'Italie, si chacun était observateur original, & si chacun d'eux écrivait un livre sur ce sujet, ils pourraient faire mille excellens livres, parmi lesquels il n'y en aurait pas deux de semblables, & le sujet serait encore vierge. „ Enfin, quiconque n'a pas vu l'Italie n'a rien vu.

L'Italie explique Horace & Virgile: il faut l'avoir vue pour sentir tout le mérite, toute la vérité de leurs expressions,

Nullus in orbe locus Baiis præluet amœnis:

Præceptis Anio,

& d'autres semblables mots: on ne les com-

prend qu'à demi, si l'on n'a pas les objets sous les yeux. Quand Virgile dit :

*O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas !*

s'il a dit vrai, c'est qu'il ne parlait que des payfans de l'heureuse Italie, & non de ces misérables laboureurs des régions du nord, dont d'épais brouillard, un soleil obscurci, une terre ingrate & rebelle à la culture font l'apanage affreux, à qui la nature avare n'accorde rien qu'à regret, & qui pour tout soulagement ont la triste ressource de l'insensibilité :

Trop malheureux, s'ils sentaient leur misère !

Il faut connaître les chefs - d'œuvres des sculpteurs Grecs pour bien comprendre :

Spirantia mollius æra ;

Vivos ducent de marmore vultus ;

Molles imitabitur ære capillos.

“ Le lecteur, dit M. Sherlock, croit le comprendre : je l'en défie, jusqu'à ce qu'il ait vu les bronzes à Portici, & j'attends sa réponse à son retour de Naples. „

Quant aux habitans de ce bon pays, ce qui les caractérise, c'est qu'ils sont extrêmes en tout : les gens médiocres y sont aussi rares que le sont les gens à talens dans le nord de

l'Europe. Mais avec l'imagination la plus exaltée, ils ne produisent rien de beau, parce qu'ils manquent absolument de goût & de philosophie. Les passions les plus ardentes, ce grand ressort de l'ame humaine, ce germe de toutes les vertus, ne servent qu'à les rendre détestables, parce qu'on ne les fait pas servir à les rendre excellens, & qu'avec elles il faut être l'un ou l'autre. " Les Napolitains font la nature toute pure, ou toute impure, si vous voulez une épigramme. „ Le nord de l'Italie s'est un peu francisé. A ce propos, notre voyageur fait une observation assez commune, mais qu'il rend neuve & sienne par l'esprit & la vivacité avec laquelle il l'exprime. " Presque toutes les nations de l'Europe ont adopté les modes & les usages français; c'est un uniforme, pour ainsi dire, qu'elles portent toutes, quelques-unes avec assez de gaucherie, quelques autres avec assez de grace. „ Au moins dans toutes les grandes villes, " dans les villes capitales tout est à la française: *c'est tant mieux pour les manières & la cuisine, & tant pis pour les mœurs.* „ Je n'ai guere lu de meilleure épigramme.

En tout, M. Sherlock donnerait " la premiere place à la Grece, la seconde à l'Italie, la troisieme à la France, & la quatrieme à l'Angleterre. „ Cette décision est bien géné-

Handwritten signature or note at the bottom of the page.

rale, s'il s'agit ici des beaux-arts ; mais je pense que M. Sherlock ne veut parler que des dispositions naturelles à y exceller. En ce cas il peut avoir raison.

Notre voyageur n'oublie pas les femmes, dont il faut bien toujours s'occuper. Les Italiennes lui ont plu. Elles ont une voix charmante. " Je suis persuadé, dit-il, que la plus dangereuse de toutes les femmes est une femme d'esprit qui fait chanter. „ Et ce n'est pas tout : non-seulement elles chantent bien, mais " elles raisonnent bien ; & rien ne me flatte autant qu'une femme qui raisonne. „ Il est bien plus aisé dans certains pays d'en trouver une qui chante.

Voici un échantillon du raisonnement des Italiennes : il amusera sûrement le lecteur. " Comment, madame, disais-je à une d'elles, les dames de ce pays peuvent-elles se permettre autant d'amans ? Que voulez-vous qu'on fasse ? me répondit-elle : la nature nous a donné un cœur [a] qui se flétrit quand on ne le nourrit pas : il faut donc en chercher un autre qui le nourrisse ; & nous prenons un mari. Son cœur s'épuise en peu de tems ; nous prenons un amant qui nous quitte ; nous sentons alors un vuide affreux ;

[a] Le cœur est tout, disent les femmes. *Note de l'auteur.*

il faut le remplir : nous prenons un autre amant , & puis un autre , & puis un quatrième ; car ils nous abandonnent tous : de manière que vous voyez , continua - t - elle , que si nous ne sommes pas constantes , ce n'est pas notre faute , mais celle des hommes ; car il n'y en a pas un qui sache ce que c'est que la fidélité.

E la fede degl'amanti

Come l'Araba fenice :

Che vi sia , ciascun lo dice ;

Dove sia , nessun lo sa. [a]

Quatre vers du Métastase font une preuve pour une Italienne sur quelque sujet que ce soit. . . Joignez donc le charme des vers à la profonde logique que je viens de citer ; & jugez si l'on peut blâmer ces pauvres femmes pour un attachement inviolable à leurs principes. „ Quelquefois cependant elles oubrent un peu les conséquences de ces incontestables principes , s'il est vrai , comme le disait un jeune Français à M. Sherlock à son arrivée à Naples , (mais écoute - t - on un jeune Français en pareilles matières ?) que dans cette ville “ les femmes vous prient de

[a] Il en est de la fidélité des amans comme du phénix de l'Arabie : chacun dit qu'il y en a un ; personne ne fait où il est.

venir leur faire l'amour, comme elles vous prient à Paris de venir manger la soupe : mais on en est quitte pour dire qu'on est engagé. »

Le cigisbéat est une des plus singulieres institutions du monde : croirait-on que ce sont les maris qui ont établi cette étrange charge ? Qu'ils étaient bons, ces maris ! *La confiance des belles ames* n'eût pas été une phrase ridicule dans ces siècles romanesques. L'amant favorisé, que sa maîtresse daignait élever à la dignité d'époux, sentant l'impossibilité de l'amuser continuellement, se choisissait un adjoint, & confiait au plus cher de ses amis le soin d'y travailler de tout son pouvoir. On ne saurait assurément pousser plus loin, ni la délicatesse en amour, ni la confiance en amitié. Hélas ! tout dégénere ; le monde ne fait qu'empirer en vieillissant ; l'amour platonique a tout-à-fait passé de mode, & le chevalier Servant n'est plus qu'un amant à la nomination du mari. Et pourquoi le mari l'installe-t-il ? . . . Pourquoi ! c'est l'usage : que répondre à cette grande raison ? Et puis, toute femme comme il faut doit avoir son cigisbé : d'ailleurs, par une bizarrerie très-ordinaire, les Italiens, naturellement jaloux à l'excès, ne craignent rien tant que de le paraître ; & ce serait s'exposer à ce ridicule que de ne pas donner à sa femme un cigisbé. En revanche, le mari l'est

d'une autre femme que le devoir de sa charge l'oblige d'accompagner par-tout , & dont le mari à son tour est occupé ailleurs. " Tout cela fait une brouillerie d'amour & d'amitié, qui serait comique , si elle n'était pas affreuse. „

C'est ainsi que , toujours enjoué sans cesser d'être moral, toujours intéressant parce qu'il fait faire penser en amusant, M. Sherlock parcourt rapidement l'Italie, & trouve moyen de montrer en peu de pages toute l'étendue de ses connaissances, toute la délicatesse de son goût, & tout le feu de son esprit. Comment ne pas se plaire à l'écouter ?

Je voudrais qu'il eût ainsi parcouru notre Suisse; ses lettres en seraient encore plus intéressantes pour nous; mais il n'en dit qu'un mot en passant. Il faut le rapporter.

A Geneve, il a observé comme un trait caractéristique, une chose qui me paraît bien simple; c'est que les jeunes filles étaient passionnées pour Rousseau, & les femmes admiratrices de Voltaire. Cela lui avait fait soupçonner qu'après avoir commencé par imiter Julie, les Genevoises, *quand leurs Saints-Preux les abandonnaient, ou que le diable leur faisait peur*, avaient recours à la lecture de Voltaire pour s'égayer & se rassurer. Mais n'est-ce donc pas la marche constante de la nature, au moins dans nos socié-

tés, qu'à mesure qu'on avance en âge, l'esprit se raffine & le cœur se blase? A vingt ans, les plaisanteries de Voltaire impatientent; à quarante, l'Héloïse n'est plus qu'un roman.

Voici encore un mot de cette lettre. " Le Genevois croit qu'il ressemble un peu à l'ancien Romain, comme un petit prince Allemand se croit quelque chose de semblable à Louis XIV. „

Au reste, nous avons sujet de nous louer du jugement que porte de nous M. Sherlock; il n'est pas flatté, mais il est avantageux. " Tout le monde a rarement raison; mais il l'a en disant que les Suisses sont de bons gens. Leur pays n'est certainement pas le séjour, ni du génie, ni du goût; mais nulle part vous ne verrez plus d'hommes sensés, ni plus de fronts fereins. „

Retournons avec notre voyageur en Allemagne. Il revoit Berlin; il revoit le grand Frédéric: mais comme dans le second voyage il en a été accueilli, il n'en dit plus rien. Ses éloges seraient suspects; & comment parler sans éloge du héros de la Prusse & de l'Europe?

A cette question, si l'empereur & le prince royal de Prusse sont de grands hommes? il répond singulièrement à sa manière: " Les princes sont comme les serins. Les oise-

leurs louent leur beauté, assurent qu'ils chantent bien ; & l'on ne fait si les oiseleurs ont dit la vérité ou non, que quand les serins chantent ou meurent. „

M. Sherlock parle ensuite des ambassadeurs : il en distingue de trois espèces. Les premiers sont de grands politiques, des philosophes qu'on a chargés d'affaires importantes ; les seconds ne sont que pour la parade ; les derniers sont des politiques subalternes, connaissant à fond le droit public, & fiers du titre de résidens ou d'envoyés. . .
 “ Je vous conseille de converser avec les premiers, de manger avec les seconds, & de fuir les derniers. „

Le prince Kaunitz est un grand homme aux yeux de notre voyageur ; mais ce n'est qu'autant qu'il occupe précisément la place qui lui convient. “ Ciceron, Jules-César & Jean-Jaques auraient été de grands hommes dans tous les siècles, depuis Paris jusqu'à Pékin. „ Quant au prince Kaunitz, “ s'il était devenu horloger, il aurait fait les meilleures montres possibles : s'il était devenu marin dans le quinzième siècle, il n'aurait jamais découvert l'Amérique. „ Il est ordinaire à M. Sherlock d'apprécier ainsi en deux mots un homme, un ouvrage, une nation ; & cette précision est très-agréable toutes les fois qu'elle est aussi naturelle & qu'elle n'ôte

rien à la pensée ni de son étendue ni de sa clarté. La précision ne me plaît que lorsqu'elle produit l'effet de ces verres qui, en rattachant les objets, les rapprochent & les rendent plus distincts.

Dans la même lettre, notre Anglais qui se soucie fort peu d'ordre & de liaison, trouvant sans doute que tout ce qui est bon est toujours à sa place, raisonne en passant de l'art de plaire. J'aimerais sûrement mieux avoir écrit le peu qu'il en dit que tout ce long essai de M. de Moncrif sur la nécessité & les moyens de plaire, qui a eu je ne fais pourquoi tant de succès, & dont, quant à moi, j'avoue que je n'ai jamais pu trouver agréable que le titre. Voici, comme s'exprime M. Sherlock, *la quintessence* de ses idées sur ce sujet.

“ Plaire est un talent difficile pour un homme qui n'est pas médiocre : il est inné aux gens qui ne blessent pas l'amour-propre des petits, & qui servent de relief à un homme supérieur. L'on apprend cependant cet art si difficile. Laissez croire aux hommes qui n'ont pas plus de talens dans le fond que nous, qu'ils en ont beaucoup plus : peu d'hommes résistent à cet appât. Dire toujours, *vous avez raison, c'est vrai, je pense comme vous, vous me faites naître une idée excellente* ; ne jamais lâcher de sarcasme, ne

jamais relever ni les défauts ni les sottises des autres, & ne jamais décider de rien, mais dire tout au plus, *je croirais assez que* : voilà en peu de mots tout ce qui constitue cet art de plaire. Mais il est difficile d'observer ce régime & de se tenir à l'anti-chambre, quand on fait qu'on est fait pour prendre place au salon. „

Enfin, dans une apostille, on retrouve le roi de Prusse; on n'imaginerait pas à quel propos. M. Sherlock observe que dans les petites cours de l'Allemagne vous avez tous les jours un dîner & un souper, au lieu qu'à Vienne il n'a eu qu'un seul souper, à Versailles un seul dîner. “ Le roi de Prusse, ajoute-t-il, ne donne ni dîner, ni souper. „

A Senlis, M. Sherlock rencontre un Russe qui, triste & de fort mauvaise humeur, quittait Paris, où il avait été trompé, ruiné par des filles perdues, & enfin emprisonné pour dettes. Il ne répondait que par monosyllabes comme le moine de Rabelais. “ Comment avez-vous trouvé les hommes? sucrés. Les femmes? chères. Les beaux-esprits? gourmands. „

Ce pauvre Russe, qui avait retiré si peu de fruit de ses voyages, fournit à notre voyageur philosophe l'occasion de faire un très-bon sermon, auquel sert de texte ce vers plein de sens du *Philosophe de Sans-Souci* :

Il faut au voyageur un but & des talens.

En voyageant ainsi , l'esprit s'orne , l'imagination s'enrichit , le jugement se forme , & l'on apprend à connaître , à apprécier les hommes par des comparaisons continuelles. Voyager autrement , c'est perdre son tems. « Connaissez-vous ce jeune Hollandais , me disait un jour une dame Française ? Non , madame , je ne le connais pas ; mais je fais qu'il a fait le tour de l'Europe. Aussi bien que ses malles , reprit-elle. »

J'observe que par-tout où M. Sherlock peut dire du mal des Hollandais , il le fait : ce ne sont pas ses gens. Il les traite un peu durement. Veut-il dire qu'il ne faut pas juger du caractère d'une nation par celui des individus ? Sa preuve c'est qu'il a connu un Hollandais aimable. « Vous m'avez reproché , dit-il ailleurs , de n'avoir jamais parlé des Hollandaises. »

Ubera vacca

Distendunt.

Voilà bien de l'acharnement. Mais revenons.

Voyager sans fruit ferait un petit mal. Mais celui qui voyage pour s'amuser fait pis encore. Il est plus que probable qu'il rapportera dans son pays une fortune délabrée , un tempérament ruiné , des principes altérés , les vices , les folies & les ridicules des

pays où il aura promené sa nullité. Conclusion. Très-peu de gens, sur-tout de jeunes gens, sont faits pour voyager; presque tous sont faits pour rester chez eux; la nature les y destine. . . Et on veut que chacun voyage! S'il fallait opter, il vaudrait beaucoup mieux que personne ne voyageât. Un milieu à prendre, ce serait que l'état fit voyager à ses frais ceux que leurs talens rendent capables de le faire utilement, comme on l'a fait en Russie.

Quoiqu'Anglais, M. Sherlock aime la nation Française; il convient qu'on y trouve des faits & des impertinens, comme il n'y en a point ailleurs: mais le caractère général de la nation, c'est la bonté, & sur-tout l'amabilité.

Comment résister au plaisir de copier ce qu'il écrit de Paris à madame la comtesse de Bristol?

« *Miladi.* Ce que c'est que Paris? il n'y eut jamais un homme qui pût répondre à cette question. Quand j'aurais les cent bouches, les cent langues & la voix de fer, dont parlent vos poètes favoris Homere & Virgile, je ne pourrais pas compter la moitié de ses vertus, de ses vices, ni de ses ridicules. Ce que c'est que Paris? C'est un assemblage de contradictions, un tissu d'horreurs & de délices, les unes & les autres rendues plus saillantes par leur proximité; c'est un pays

plein d'étourderie & de profondeur, d'une grande simplicité & de prétentions outrées : les contrastes ne finiraient jamais. . . Ce que c'est que Paris ? C'est une ville vaste & informe, remplie de merveilles [a] ; c'est l'Athene de l'Europe : c'est l'abrégé de l'univers : c'est, en un mot, miladi, un pays où il y a peu de génie, beaucoup d'esprit, beaucoup de goût, & beaucoup, beaucoup de jolies femmes . . . mais où il n'y a pas une taille aussi belle que la vôtre. »

Jusqu'ici j'ai été long ; je parlais de choses amusantes pour tous mes lecteurs. Maintenant je vais parler critique, & je n'intéresserai plus guere que les littérateurs, classe d'hommes très-peu nombreuse parmi nous. J'abrègerai.

Qu'est-ce que le *goût* ? On n'a rien dit jusqu'ici de précis & de satisfaisant sur cette matiere ; on s'accorde presque à regarder le

[a] Parmi les chefs-d'œuvres de l'art qui appartiennent au pays, les plus frappans sont, la façade du Louvre, le jardin des Tuileries, quelques tableaux du Poussin, de le Sueur & de le Brun, le mausolée du cardinal de Richelieu, & les *petits-maitres*. Je classe ce dernier être parmi les productions de l'art : car la nature n'a pas eu plus de part à sa formation qu'à celle d'une statue ; elle n'en a fait que le bloc.

goût comme un sentiment indéfinissable. Les idées de M. Sherlock sur ce sujet m'ont paru neuves, justes & lumineuses : c'est un excellent chapitre de rhétorique.

Remontons à l'origine du mot *goût*. Servez une bonne perdrix à trois hommes, dont le premier ne la trouve ni bonne ni mauvaise, le second mauvaise, & le troisième bonne : voilà l'homme sans goût, l'homme de mauvais goût, & l'homme de bon goût. De même l'Apollon du Belvédère ne sera ni beau ni laid aux yeux d'un grenadier Allemand : un bourguemaitre Hollandais (toujours les Hollandais !) le voudrait un peu plus lourd. Dix Français, dix Italiens, dix Anglais s'accorderont à le trouver beau ; & de ces trente hommes qui paraissent d'accord, il n'y en a peut-être pas deux qui éprouvent la même impression.

Pourquoi cela ?

Le goût moral est bien plus compliqué que le goût physique : c'est d'abord une affaire de jugement ; c'est ensuite une affaire de sentiment. Et à ce dernier égard que de différences, lors même qu'on est d'accord au premier ! Un morceau sublime le sera pour Horace & pour Boileau comme pour Longin : mais tandis qu'ils le sentiront comme cent, Longin le sentira comme mille. *Concordia discors.*

Ainsi la bonté, la justesse, la sûreté du goût tiendront au jugement; sa finesse, sa vivacité, sa délicatesse dépendront du sentiment, & c'est ici que se trouve une variété infinie de nuances & de degrés.

A ces principes incontestables, M. Sherlock joint un paradoxe assez vraisemblable: c'est que le différent genre de beauté des femmes influe beaucoup sans qu'on s'en aperçoive sur le goût des différentes nations. En Italie, le sexe en général n'est pas beau; mais il y a des femmes supérieurement belles; & les Italiens ont le goût du beau: jugez-en par leurs peintres & par leur musique. En France, les jolies femmes abondent, mais rien n'y est si rare qu'une belle femme; & ce n'est pas le goût *du beau* que les Français ont, c'est le goût *du joli*. Dans ce point ils sont supérieurs à tous les peuples modernes, je crois même à tous les anciens... En Angleterre, il y a plus de belles femmes que de jolies; & les Anglais ont le goût du beau. En Hollande, les femmes ne sont ni jolies, ni belles; & les hommes du pays n'ont aucun goût. „ Et en Suisse? ... En vérité, je crois que nous sommes aussi un exemple à alléguer en faveur de l'opinion de M. Sherlock.

Difons quelque chose aussi des conseils qu'il donne à un jeune poète: le génie de

Longin semble les lui avoir inspirés. Et en général, si j'avais à assigner une place à notre critique Anglais, ce serait auprès de Longin.

Le premier conseil qu'il donne à son jeune poète, c'est de ménager sa santé, trésor que les jeunes gens, entraînés par le vif plaisir d'écrire, savent rarement apprécier. Leur génie y perd, parce qu'il s'épuise. Pour conserver l'appétit, il faut se lever de table sans être rassasié : pour conserver le goût de l'étude, il faut quitter le travail avant qu'il fatigue. Six heures d'application par jour, & c'est assez.

Second avis très-essentiel, à la négligence duquel il faut attribuer la décadence de la poésie & de l'éloquence. Préparez-vous aux travaux littéraires par l'étude de la philosophie : rendez-vous familier l'essai de Locke sur l'entendement pour acquérir la justesse d'esprit, qualité indispensable d'un bon poète & d'un bon orateur, comme d'un bon philosophe. Pour devenir clair, précis, méthodique, lisez les six premiers livres d'Euclide. Arrêtez-vous là : une étude approfondie des mathématiques dessèche trop l'imagination : un grand géomètre ne sera jamais un grand poète : jamais Neuton n'eût fait l'Iliade. Il faut connaître le cœur humain : étudiez l'homme dans Richardson, dans Tacite, dans la Rochefoucault, dans la

Bruiere ; étudiez-le dans l'histoire ; observez-le dans la société. Voyagez pour multiplier vos connaissances & vos idées. Ne négligez aucune science , aucun art ; la peinture en particulier peut nous fournir une foule d'images. Etudiez sans cesse les anciens , “ non pas pour les imiter , mais pour les *émuler* , pour prendre leur esprit , „ pour observer comment ils ont vu la nature , comment ils ont choisi les objets d'imitation , pour tâcher de la *regarder avec leurs yeux*. Pour bien écrire dans votre langue , lisez - en les bons poètes avec soin. Mais souvenez-vous que la lecture des bons critiques n'est pas moins essentielle que celle des bons poètes : Boileau, Horace & Longin , Longin sur-tout. C'est l'Homere des critiques : les autres apprennent à éviter des fautes ; lui , il conduit à la source des beautés , il pénètre jusque dans le sanctuaire du goût , il échauffe , il élève l'ame en l'éclairant. [a]

[a] Addison , dans les discours du Spectateur , où il traite des plaisirs de l'imagination , me paraît avoir mérité les mêmes éloges que M. Sherlock donne très-justement à Longin. On ne saurait relire trop souvent ces deux morceaux de critique. Et ce n'est pas seulement aux jeunes poètes & aux jeunes orateurs que j'en recommanderais l'étude ; c'est à tous ceux qui lisent. Quand on possède bien

ayant pour juges ces grands hommes, & non pas votre siècle: c'est le sûr moyen de rendre vos ouvrages immortels. Et si vous voulez que cette immortalité brille d'un double éclat, que les siècles en s'écoulant n'emportent rien de votre gloire, demeurez fidele à la pure morale. La phrase suivante m'a frappé. " Quel *génie* sublime que celui de Jean-Jacques! Quel *esprit* étonnant que celui de Voltaire! Mais l'immortalité de l'auteur de la nouvelle Héloïse [a] vaudrait-elle jamais celle de l'auteur de Clarice? Et quel est l'homme qui, s'il devait mourir demain & qu'on lui donnât à choisir, n'aimerait pas mieux se présenter devant la postérité avec le seul Télémaque à la main qu'avec les quarante volumes de M. de Voltaire? „ La nature & les Grecs! voilà à quoi en revient encore notre critique: car il est enthousiaste des Grecs; à son gré rien n'égale les Grecs, & selon moi il a raison. Je me sens très-flatté

ce bel art de la critique, combien plus on trouve de plaisirs dans la lecture! de combien de nouvelles beautés les grands poètes étincellent! C'est alors seulement qu'on est digne de lire Homère.

[a] Mais n'est-ce pas une morale pure & sublime que celle de la nouvelle Héloïse? Quant à moi, je l'ai toujours trouvée telle, je l'avoue.

d'être presque en tout point d'accord avec lui en matière de goût.

En parcourant l'Italie, sans savoir de qui étaient les différens morceaux de sculpture qu'il voyait, tous ceux que notre voyageur avait distingués se trouverent être, quand il s'en informa, des ouvrages de sculpteurs Grecs.

Quand est-ce que Rome eut de grands auteurs? Quand elle connut les Grecs. Sur qui se formerent Térence, Horace, Virgile & Cicéron? Sur qui se sont formés Raphael & Michel-Ange, le Tasse & le Métastase, Addison & Pope, Racine & Boileau? Tous ont été les élèves des Grecs.

Qui sont d'un autre côté les blasphémateurs d'Homere? Des gens qui ne savent pas le grec, & à qui dès lors il est impossible de le juger; des gens d'esprit, si l'on veut, mais *pétrifiés d'esprit*, comme parle M. Sherlock, devenus froids & durs à force d'esprit. . . S'il faut comparer les autorités & peser les suffrages, prononcez.

On comprend bien qu'un Anglais, si zélé défenseur d'Homere, ne l'est pas moins de Shakespear, de son *adoré Shakespear*, comme il l'appelle dans son enthousiasme. Il prend sa défense contre Voltaire avec chaleur, mais avec modération, & sans vouloir d'une main profane arracher une feuille des

lauriers de Corneille & de Racine, d'Euripide, de Sophocle, ou de Voltaire lui-même. " Malheur, s'écrie-t-il, malheur à l'ame ignoble & à l'esprit rétréci, qui s'imagine qu'on ne peut élever un ouvrage sublime sans en déprimer un autre! „

Il est même si modéré à l'égard de Voltaire, qu'il s'en fait presque des reproches, & en demande pardon à l'ombre de Shakespear.

Je ne rapporterai que la substance de ce que dit notre Anglais à la gloire de son poète favori.

Il n'y a pas moins de gens de goût en Angleterre qu'ailleurs, & cependant Shakespear y réunit tous les suffrages; Addison & Pope, l'un & l'autre critiques sévères, ont été les admirateurs de Shakespear. . . Et ce serait un auteur sans mérite! Et des gens qui n'entendent pas sa langue, des gens qui ne le connaissent que par les lambeaux que Voltaire en a travestis, décideront que tout cet enthousiasme n'est qu'une pure prévention!

Un moyen de persuader, dont Voltaire s'est souvent servi avec succès, c'est le ton décisif & tranchant; ce sont des injures grossières & barbares, auxquelles M. Sherlock ne fait pas répondre. Il répète sans cesse, *ce Shakespear si sauvage, si bas, si effiééné, si abjuræ.* " Queile réponse me donnerait-on

si je disais , *ce Corneille si froid , si plat & si dégoûtant ? . . .* Et quelle réponse mériterais-je ? »

Voici la tournure ingénieuse dont se sert l'apologiste de Shakespear , pour faire sentir toute l'injustice de son détracteur acharné.

J'étais à Pékin ; j'avais mes raisons pour persuader aux Chinois que Moliere & Racine étaient des hommes fort médiocres. Pour en venir à bout , je traduisis les traits les plus bas de Pourceaugnac & des Fourberies de Scapin : je mis en prose chinoise quelques morceaux de la poésie enchanteresse de Racine ; je choisis avec soin tous les termes les plus bas : *insensée , sanglier , coursier* , devinrent dans ma traduction *bête , cochon , roffe*. En vain un Français vou'ut réclamer & crier à la mauvaise foi ; il parlait à des fouds. Ces Chinois ont le cœur excellent ; mais ils ont l'esprit très-malin : ils n'aiment pas à lire , & ont la rage de parler de tout , de décider de tout , de se moquer de tout ; une plaisanterie les persuade mieux qu'un raisonnement. Je les fis rire ; je leur prêtai de l'esprit sur un sujet qu'ils n'entendaient pas. Ils trouverent mes faillies charmantes , & apprirent mes épigrammes par cœur. Moliere y passe pour un farceur & un bouffon , Racine pour un poète barbare ; & l'on s'étonne du mauvais goût des Français. Mais

ce triomphe pourra-t-il être de longue durée ?
 A la fin, c'est toujours le vrai qui l'emporte ;
 & alors, sur qui retomberont le ridicule &
 l'opprobre ?

Cet apologue n'est pas moins convaincant
 qu'ingénieux. Quelle manie de vouloir juger
 un poète sur une traduction ! *Rodrigue*, as-
 tu du cœur ? ... *Ya, papa !* répond ce benêt
 de Rodrigue dans je ne fais quelle misérable
 traduction allemande ou hollandaise. Est-ce
 donc que Corneille est un imbécille ?

“ Ah, pauvre fille, que tu es folle ! „ Voilà
 comment un jeune homme traduisait tout
 bonnement presque mot à mot ce vers pa-
 thétique de Virgile :

Ah, virgo infelix, quæ te dementia capit !

Traduisez-moi dans ce goût-là le quatrième
 livre de l'Enéide, & puis prononcez sur le
 mérite du poète.

Encore quelques réflexions de mon voya-
 geur sur la musique française, & j'ai fini. . .
 Sur la musique française ! . . . Non ; car il est
 entièrement de l'avis de Rousseau ; & selon
 lui, les Français ne sauraient avoir de mu-
 sique, à moins que ce ne soit dans le sens
 où un cheval de poste est un cheval aussi
 bien qu'un coursier d'Andalousie. Et s'ils en
 avaient une, a dit Jean - Jacques, *tant pis*
pour eux : cela est très-vrai. Si à force de

mettre à la torture une langue ingrate, née *iratis musis*, les Gluck & les Piccini réussissent jusqu'à un certain point, les Français contents de cette musique, négligeront toujours la seule musique qu'il y ait au monde, la seule langue musicale qui existe. Voilà Rousseau commenté & expliqué.

Et qu'a donc notre langue qui la rende si rebelle à l'harmonie? Trop de consonnes; le sifflement des *u*; ces consonnes nasales, *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, qui reviennent sans cesse; les monosyllabes muets, *je*, *me*, *te*, *ne*, *de*, *se*, *le*, *que*. A ces anciens reproches, M. Sherlock, qui mêle toujours du sien partout, en ajoute un nouveau qui me paraît fondé; c'est le fréquent retour des *r*.

L'*r* est désagréable à prononcer: les Grecs la nommaient la lettre des chiens; nous l'avons empruntée d'eux, comme nous avons pris l'*s* du serpent. Les poètes dans toutes les langues en ont hérissé leurs vers, quand ils ont voulu peindre les sons les plus durs, les plus discordans, les plus rauques. En français, les mots les plus doux se terminent par cette malheureuse lettre; *cher*, *cœur*, *amour*, *bonheur*, *langueur*, *regard*; on la retrouve dans *plaindre*, dans *tendre*, à la fin de tous les infinitifs: elle est par-tout.

Autre défaut essentiel; point d'accent: en sorte que chaque syllabe ne paraît point tenir

aux autres, & que le vers n'est pour l'oreille qu'une enfilade de monosyllabes, à moins qu'heureusement quelqu'e muet ne donne de l'accent à la syllabe qui le précède. Mais quelle différence y a-t-il pour la prononciation entre

Que pour te prouver mon amour,
&

Que, pour, te, doux, fer, non, mais, pour ?

L'un est tout aussi peu harmonieux que l'autre. Cette observation est, je crois, neuve.

“ L'amour-propre des Français me fait souvent perdre patience, dit vivement M. Sherlock après cette discussion: Non contents de voir toute l'Europe parler leur langue, i's veulent encore qu'elle la chante. Mais pour cela, grace au ciel, il faudrait un autre Louis XIV, & quatre cents cinquante mille hommes. „

“ De grace, madame, (c'est une autre lettre) continuez de chanter les airs français. Jeune, jolie & aimable, comme vous êtes, vous faites déjà trop de ravages; & si au lieu du français vous chantiez de l'italien, vous feriez dix conquêtes pour une que vous faites aujourd'hui. . . Applaudissez-vous de la bonté de votre cœur, qui vous fait continuer de chanter du français, par pitié pour le genre humain. „

Je ne me laisserais point de copier, ni peut-être le lecteur de lire; mais il faut pourtant finir une fois. . . . Ne souhaitez-vous pas comme moi, lecteur, que M. Sherlock écrive encore?
C.

II. *Les éclipses, poëme en six chants, par M. l'abbé BOSCOVICH; traduit en français par M. l'abbé BARRUEL. Paris, 1779, chez Valade & Laporte, in-4°. 540 pages.*

LORSQUE je disais d'après M. Sherlock dans mon précédent extrait, qu'un grand géometre ne ferait jamais un grand poete, j'aurais dû peut-être expliquer mieux ma pensée. Neuton, disais-je, n'aurait jamais fait l'Illiade: mais s'il eût fait un poeme didactique très-bien composé, très-bien versifié, rempli de belles images sur la lumiere & les phénomènes de la vision, je n'en ferais du tout point surpris.

M. Boscovich est grand géometre & grand astronome, & i' a fait un excellent poëme latin sur les éclipses: il n'y a rien en cela d'étonnant.

On comprend assez qu'un ouvrage de ce genre se refuse à l'analyse: d'ailleurs je ne veux pas effrayer & rebuter le plus grand nombre de mes lecteurs par un grand étalage

de latin. Je vais donc me borner à quelques réflexions générales, qui feront connaître le mérite du poète & du traducteur; & je terminerai cet article par un morceau poétique & agréable, que je comparerai avec la traduction française.

Le titre du poème n'en annonce qu'implicitement le sujet: toute l'astronomie entre nécessairement dans un poème sur les éclipses. Pour bien comprendre la cause de ce phénomène, il faut connaître les cieux, le cours des astres, leurs distances respectives, le système du monde. Voyons jusqu'à quel point ce sujet est propre à la poésie.

Si l'on ne considère l'astronomie que de loin & en général, il n'y a point de science plus attrayante. L'aspect imposant du firmament élève l'âme, excite la curiosité, promet des plaisirs à l'imagination. J'ai vu plusieurs femmes souhaiter vivement de savoir l'astronomie; il leur semblait que cette étude ferait la chose du monde la plus satisfaisante, la plus agréable, ou, pour mieux dire, la plus amusante: elles se trompaient assurément beaucoup.

A mesure qu'on s'approche, ce pays si riant & si uni au premier coup-d'œil se hérissé de ronces, de broussailles, de collines escarpées: rien ne répond à l'attente empressée du curieux, & les jardins enchantés
d'Armide

d'Armide se transforment par degrés en désert.

Jugeons par-là des difficultés d'un poëme astronomique.

Il semble d'abord qu'il sera plein de majesté, qu'en parlant des astres & des cieux, toutes les expressions seront naturellement poétiques, & viendront s'arranger comme d'elles-mêmes pour former des vers harmonieux. Le char radieux du soleil sortant du sein des mers; cette vapeur enflammée qui le précède, formée du souffle de ses rapides courriers; les traits dorés de la lumière; l'immensité des espaces célestes; la foule des astres qui les parcourent; le doux éclat de la lune & la faible lueur des étoiles; l'apparition des comètes qui semblent errer au hasard dans les plaines des cieux: tous ces grands objets paraissent faits pour la poésie, & il semble qu'on ne puisse être embarrassé que du choix des images.

Mais cela même est un inconvénient. Ces images, belles & grandes en elles-mêmes, ont été si souvent répétées qu'elles se sont en quelque sorte ternies & usées: on ne fait comment les exprimer pour leur donner une nouvelle fraîcheur & leur rendre un peu d'éclat. Ce que Virgile disait des anciennes fables grecques convient à ces images:

Quis illaudati nescit Busiridis aras? &c.

Et à cette première difficulté, déjà bien grande, s'en joint une plus grande encore ; celle d'exprimer à la fois avec élégance, avec exactitude & avec clarté des détails minutieux, des calculs, des rapports géométriques. Car enfin il faut bien parler des cercles de la sphère & de leur inclinaison, des points d'intersection, des instrumens astronomiques : il faut dire en vers de combien de diamètres de la terre notre globe est éloigné du soleil, combien de tems chaque planète emploie à parcourir son orbite ; il faut expliquer les mouvemens des astres, leur mouvement réel & leur mouvement apparent. Tout cela est embarrassant.

Autre embarras. Prendra-t-on le système chrétien ? ou laissera-t-on en possession du ciel tous les dieux & les demi-dieux du paganisme ? Mars fera-t-il une étoile ou le dieu menaçant & farouche des combats ? L'ourse ne fera-t-elle qu'une constellation, ou en fera-t-on la belle & infortunée Calliste ? Les deux partis ont chacun leurs inconvéniens. Ceux du système mythologique m'auraient paru les plus grands : dans un ouvrage long & sérieux, je le trouve à peine supportable. A la bonne heure qu'on en fasse un usage allégorique, qu'on s'en serve dans un poème court & enjoué, qu'on en prenne de tems en tems quelques images, & qu'on

nous dise , par exemple ,

Cérès vient à pas lents à la suite de Flore ,

pour exprimer plus poétiquement que la saison de la moisson succede à celle des fleurs. Mais qu'un poète astronome vienne sérieusement nous dire que la marche de Saturne est retardée par la pesante vieilleffe , j'ai bien de la peine à le lui pardonner.

Je comprends cependant ce qu'on peut alléguer en faveur de ce systême que M. Boscovich a préféré. D'abord il est assez généralement reçu en poésie. Ensuite il fournit une multitude d'images , une foule d'allusions : le poème didactique est un peu froid , parce qu'il manque d'action ; les descriptions les plus vives ont peine à soutenir l'attention du lecteur ; il faudrait des personnages pour produire de l'intérêt. Rien dans les Géorgiques n'attache autant que l'épisode d'Arilée & le vieillard d'Ébalie : pourquoi ? Parce qu'un tableau d'histoire est toujours plus attachant qu'un paysage. On veut des acteurs , & la baguette magique de la mythologie en produit d'innombrables ; tout s'anime . . . Il est vrai ; mais je ne vois pourtant pas que l'intérêt en soit beaucoup plus vif , tant qu'il n'y a point d'action suivie. Les dieux d'Homere , qui jouent un rôle , qui soutiennent un caractère , que je connais

aussi bien que ses héros, m'intéressent : ceux de M. Boscovich ne m'intéressent pas.

Quoi qu'il en soit de mes réflexions, il est certain que notre poète a su tirer de cette mine beaucoup de richesses & d'ornemens poétiques. Je me rappelle un trait qui m'a fait plaisir. La nature a placé notre planète entre Mars & Vénus : « Situation, hélas ! terrible & funeste, où les fureurs de l'un & les charmes de l'autre ont empoisonné les sources du bonheur. »

Pour faire voir comment M. Boscovich a évité les autres inconvéniens dont j'ai parlé ci-dessus, celui des images usées & celui des détails arides, je dois, ce me semble, à mes lecteurs des exemples de l'un & de l'autre genre.

Prenons d'abord le début du poème. « Pourquoi, tous les nuages chassés loin des cieux, & lorsque Phœbus répand sur la terre ses plus purs rayons, lorsque dans les airs rien ne peut altérer l'éclat de ses feux ; pourquoi, au milieu de son triomphe, d'épaisses ténèbres viennent-elles quelquefois couvrir subitement le front étincelant de ce dieu du jour ? Pourquoi la nuit impatiente, devant l'heure de son empire, vient-elle au milieu d'un beau jour *étendre son voile obscur* [a]

[a] Le poète latin dit, « déployer ses ailes

& ne laisser briller aux yeux des mortels étonnés que la faible lueur des étoiles? Et pourquoi Phœbé, à l'instant qu'elle s'applaudissait de briller dans les airs, rentre-t-elle tantôt dans le sein des ténèbres, tantôt montre-t-elle à nos yeux le triste spectacle de son front rougi & ensanglanté? »
 Etait-il possible d'annoncer plus noblement son sujet? Les images sont grandes, quoique simples; point extraordinaires, quoique point trop usées. Et cette *impatience* de la nuit; qui se hâte & devance son heure, & la lune qui *s'applaudit* de son éclat, sont des traits de la plus belle poésie.

On ne saurait exprimer plus heureusement la lumière que répandent les étoiles fixes, qu'en disant: "Leurs rayons dispersés dans les airs, & fatigués d'une route si longue, triomphent à peine des ombres de la nuit. »

Mercuré ne se distingue qu'au lever du soleil. Comment tirer plus ingénieusement parti de cette circonstance, & pour faire allusion à la fable & pour la poésie, que ne l'a

sombres: *fuscis nox prodeat alis.* » Et il me semble que l'image est plus belle, plus grande, plus appropriée à la chose, & sur-tout plus animée; ce qui est un des plus grands mérites que puisse avoir une image.

fait notre moderne Aratus ? [*a*] “ Lorsque l'aurore , après avoir déjà attelé les coursiers de Phœbus , répand sur un air ferein ses roses vermeilles , la splendeur du jour qui s'approche redoublant sa clarté , vainement le fils de Maia cherchera-t-il à se cacher , l'éclat de ses rayons aigus trahira sa marche , & vous le verrez vainement occupé de ses stratagèmes , ramper sur les bords de l'horizon . „ Cette dernière image sur-tout a beaucoup d'agrément. [*b*]

Voulez-vous voir maintenant avec quel art & quelle élégance notre poète vient quelquefois à bout d'exprimer les détails les plus ingrats ? En voici des exemples.

En célébrant les inventions des mécaniciens modernes , il dit : “ Quel homme surpassa jamais l'ingénieur Short dans l'art d'insérer ces verres , ou ces durs métaux , qui abaissent l'olympé & rapprochent les

[*a*] Auteur d'un poème grec sur l'astronomie , qui me paraît avoir été autant inférieur à M. Boscovich comme poète que comme astronome.

[*b*] Elle en a encore plus en latin. Le vers est imitatif ; il commence par trois pénibles spondees : *fulgor* , dit le poète ,

Prodet perreptantem.

Et les latinistes sentiront bien la grace particulière du mot intraduisible *perreptare*.

astres des yeux des mortels ? „ Voilà le télescope. „ Voit-on quelque'autre part les degrés mieux gravés sur l'airain , ou la vis divisée à pas plus égaux ? „ Ici la propriété de l'expression la relève , & l'interrogation lui donne de la vivacité. „ *Ma muse* doit encore célébrer ce Graham qui fut , avec une aiguille dorée , fixer & diviser si exactement la marche des heures. „ Ceci était susceptible d'être rendu avec agrément ; il s'offrait une image ; *l'aiguille dorée* était une circonstance heureuse pour le poëte : aussi n'a-t-il eu garde de la laisser échapper.

D'autres fois il a recours à quelque comparaison pour orner la science des vives couleurs & de la parure brillante de la poésie. Ainsi , par exemple , lorsqu'il faut parler des cercles de la sphaere , voici comment M. Boscovich fait connaître le zodiaque , sans faire entrer dans ses vers ce nom désagréable. „ Telle qu'un diadème éclatant qui ceint le front des monarques ; ou telle que le baudrier suspendu aux épaules d'un héros soutient à ses côtés le glaive de Mars , & brille enrichi de l'éclat de l'or , des diamans de l'Inde & des dépouilles du Gange : telle une large bande entoure les cieux & brille du feu de mille étoiles. Douze signes célestes , disposés par la main des dieux , ornent son contour. . . „ Je ne crois pas que la poésie

puisse interpréter à l'imagination plus clairement & d'une manière plus imposante le langage de la science. Combien tout est ennobli par cette pensée si simple, que les douze signes qui ornent le contour de ce baudrier céleste, ont été *disposés par la main des dieux* ! Cette intervention de la divinité est une des grandes ressources de la poésie & de l'éloquence : & pour le faire observer en passant, c'est un grand avantage de la poésie & de l'éloquence sacrées que de pouvoir faire usage plus fréquemment de ce moyen d'élever l'âme & de frapper l'imagination. Malheureusement la plupart des prédicateurs ne savent pas mettre ce ressort en œuvre : leurs discours ne sont pas assez remplis de Dieu. Un ambassadeur dit plus souvent, " le roi mon maître. . . ", Je ne veux pas être soupçonné de plaisanter ; & je ne crois point plaisanter en rapprochant ces deux objets.

Comme l'art d'ennoblir les détails n'est pas un des moindres mérites de l'orateur & du poète, [a] il m'a paru intéressant de

[a] N'est-ce pas Quintilien qui a dit d'Homère : *Nemo illum, in maximis dignitate, in minimis proprietate, equavit* ? Faisant ainsi consister en ces deux choses tout le mérite poétique. Comme je cite de mémoire, je ne suis pas sûr de rapporter exactement les mots : je ne suis sûr que de la pensée.

montrer quels moyens on pouvait employer pour cela. Si jamais nous avons un bon traité de rhétorique, il y aura un long chapitre sur ce sujet.

Observons cependant que M. Boscovich ne réussit pas toujours parfaitement à s'acquitter de cette tâche difficile. Pour dire que le soleil est éloigné de nous de plus de trois mille circonférences de la terre, il a beau me représenter " un fil d'une longueur extrême, qui embrasse jusqu'à trois mille fois la surface de la terre, son vaste Océan, ses campagnes & ses vallées, & tous les plus hauts sommets des montagnes, & qui, fixé sur la terre par une de ses extrémités, ne peut, quoiqu'il s'éleve de toute sa longueur vers les cieux, atteindre encore au soleil :,, quelqu'effort que fasse le poète pour présenter de grands objets à mon imagination, elle ne voit toujours qu'un fil qui sert à mesurer une distance; & que ce fil soit aussi long qu'on voudra, qu'on en entoure avec toute la pompe d'expression possible la mer & ses isles, la terre & ses monts, ce ne fera pourtant toujours qu'un fil. Le poète, nonobstant tout son art, ne parviendra jamais à rendre cette image agréable à l'imagination.

Je ne puis m'empêcher de citer comme une singularité, le morceau suivant, où notre astronome parle avec enthousiasme d'une

lunette construite par Huyghens, dont il espérait se servir pour observer le passage de Vénus. " Uranie présida elle-même à son travail; elle conduisit la main de son artiste, lorsque, sur le papier le plus doux, & par le secours d'un sable mordant, il enlevait au front de la lentille ses inégalités: la déesse elle-même, humectant le crystal avec son haleine, en frotta les surfaces avec ses propres doigts; elle les polit avec son bandeau... Non, dans les vallons délicieux de Tempé, dans les champs & les prés verdoyans de la Thessalie, le tranquille Pénéé n'arrose point les fleurs d'une eau si limpide; Blanduse elle-même, & cette fontaine qui jaillit sous les pieds de Pégase, cette source où le bel Apollon & le chœur des muses viennent chaque jour, au lever de l'aurore, contempler leur fidelle image, lier & tresser leurs cheveux épars, & les entrelacer de lauriers, ces ondes si pures n'égalent point encore la beauté de mes crystaux. Ils sont & plus clairs & plus transparens que la vapeur légère qui, sous un nuage opposé au soleil, nous peint les brillantes couleurs de l'iris. „ Quel transport poétique! Et que dirait de plus l'amant le plus *extatique*, à la louange des beaux yeux de sa maîtresse? En ouvrant au hasard le livre dans le moment où je le reçus, je tombai sur cette tirade, (& peut-être cette

petite circonstance est-elle cause que je l'ai trouvée plus singulière.) Je ne comprenais pas de quoi il pouvait être question, & je fus fort étonné de trouver à la fin qu'il s'agissait tout simplement de verres de lunette.

On voit par ce morceau que le poème latin est antérieur à l'année où l'on observa le passage de Vénus : il était déjà connu des littérateurs ; mais la traduction française de M. l'abbé Barruel paraît pour la première fois.

Je ne dirai rien de trop en annonçant cette traduction, faite sous les yeux de l'auteur & revue par lui, comme un chef-d'œuvre d'exactitude & d'élégance. Elle m'a paru tout aussi poétique que l'original ; quelquefois même les vers latins ont gagné à être traduits en prose française. On me passera bien encore ici une petite discussion.

Un poème sur l'astronomie devait sans doute être écrit en latin, puisque le latin est la langue commune des savans, pour lesquels un tel ouvrage était fait. Toutes les nombreuses beautés de la versification latine, l'harmonie imitative produite par le mélange heureux des breves & des longues, la coupe variée du vers & les divers enjambemens, qui dans cette poésie sont une beauté & préviennent la monotonie presque inévitable de nos vers français ; tout cela, dis-je, est un mérite qui reste à l'original latin, & que la

traduction la plus harmonieuse ne saurait conserver. [a]

Il est grand assurément ce mérite ; & en lisant ce poëme , tous ceux qui s'entendent en beaux vers latins , verront avec surprise combien la langue de Virgile & d'Horace est encore riche & flexible entre les mains d'un auteur qui écrit si long-tems après eux.

Mais d'un autre côté , un inconvénient compense tous ces avantages. J'ai lu presque tous nos poëtes latins modernes : à l'exception du seul Vaniere , aucun ne m'a paru facile ; il y a toujours dans leur latinité , dans l'arrangement de leurs mots , dans la construction de leurs phrases , quelque chose de contraint & d'embarassé : j'ai besoin de quelque contention d'esprit , j'ai besoin de relire pour bien comprendre. Lucrece est plus aisé pour moi que M. Boscovich.

En ce point , très-essentiel à mon gré , la traduction l'emporte de beaucoup sur l'original : elle est claire , aisée & coulante.

De plus elle rend quelquefois le latin avec plus de goût , d'élégance & de grace que je n'en trouve dans l'original.

Quiconque connaît les deux langues , lira

[a] *Ne saurait conserver !* Et M. Delille ?... Non , pas même M. Delille : j'en donnerai un exemple dans les piéces fugitives d'octobre.

l'un & l'autre avec plaisir, comparera l'un & l'autre avec fruit, & pourra jouir des beautés réunies de la copie & de l'original : l'un & l'autre contribueront à rendre sa lecture plus agréable. Ce sera comme le mélange de différens parfums, ou de différentes fleurs :

Mixtaque ridenti colocasia fundit acantho (tellus.)

Je ferai une seule remarque sur la traduction ; c'est qu'à force d'être poétique, elle s'écarte trop quelquefois (mais bien rarement) du génie de notre langue. Je lis, par exemple, au bas de la page 7, "*que de l'inégale Phœbé je trace la course vagabonde :*" la prose française la plus hardie ne doit pas l'être assez pour se permettre de semblables inversions ; ou du moins il n'y aurait que le trouble & le désordre d'une passion violente qui pût les excuser en les rendant nécessaires.

Mais, dira-t-on peut-être, à quoi bon traduire un poème sur l'astronomie ? *Quis leget hæc ? Vel duo, vel nemo.* Si je veux des leçons de sphère, je n'irai pas les chercher dans un poème ; & si c'est de la poésie que je cherche, tout autre poème est préférable à un poème didactique.

Ce raisonnement est-il aussi fort qu'il le semble ? Est-il bien vrai que, si je veux m'instruire du système d'Epicure, j'aime mieux

l'apprendre d'un sec & ennuyeux raisonnement, ou même de Cicéron, que du poète Lucrece ? Je soutiens qu'outre l'avantage, précieux d'orner une matière stérile, la poésie a celui d'expliquer mieux, de rendre plus sensible tout ce qu'elle enseigne que ne pourrait le faire la dissertation la plus méthodique.

Tout ce qu'elle a touché se convertit en or.

Et. . . *Quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,*

Plinius ac melius Chrysippo & Crantara dicit.

Ce qu'on a dit d'Homère, je le dis de toute bonne poésie. C'est une étrange chose que la prévention que certaines gens ont contre elle ; ils s'imaginent qu'elle ne saurait embellir les objets sans les dénaturer. Raisonneurs impitoyables ! rappelez-vous ce qu'a dit Voltaire :

Qui n'aime point les vers a l'esprit sec & lourd.

Le poème sur les éclipses est une excellente astronomie élémentaire, qui n'a d'autre défaut que celui d'être débarrassée du jargon scientifique, de n'exiger pour être comprise que les notions les plus communes, de rendre agréable une étude en elle-même assez ennuyeuse. Pour moi, si j'avais à enseigner l'astronomie à un jeune homme qui n'eût pas *l'esprit sec & lourd*, je ferais volontiers

de ce poëme le texte de mes leçons. Où ferait l'inconvénient d'appianir & de ferner de quelques fleurs la route des sciences? Faut-il absolument qu'elle soit raboteuse, hérissée de brouffailles arides? Faut-il traverser les déserts de la Lybie pour arriver à ce temple d'Ammon?

J'ai promis un morceau de belle poésie pour la fin de cet extrait : il faut tenir parole.

Le sujet du morceau que j'ai choisi, est un de ceux sur lesquels les poëtes de tous les tems se sont le plus exercés, parce qu'il est susceptible de tous les embellissemens & de toutes les graces de la poésie; c'est la succession des saisons. On verra cependant qu'après tant de tableaux des plus grands maîtres & de la composition la plus riche, celui de M. Boscovich a son mérite particulier, & présente de nouveaux traits.

Il commence par le printems.

*Non illo imparibus noctem discriminat horis
Atque diem Titan, non illo tempore [a] torvus
Aut Aquilo, aut Boreas sevit, glacieque nivali
Et sylvas, camposque, atque alto a culmine montes
Obruit, & gelido constringit frigore membra :*

[a] Eh bien, je crois que le premier *illo* attend trop long-tems son substantif, & qu'on ne trouverait pas dans Virgile une construction semblable.

*Nec nimium cælo Titan elatus aperto
Arantes findit campos glebasque resolvit.
Sed faciles ventorum animæ , levis aura per
herbas [a]*

*Ludit , odoratis zephyrusque immurmurat alis.
Ipsa annum renovata novum natura sereno
Excipit arridens vultu , frondesque virentes
Per nemora ☽ saltus , per prata nitentia flores
Effundit late , ☽ blandos inspirat amores. . .
O me illo raptum qui tempore propter amœnas
Eridani ripas sistat , vel Theffala Tempe ,
Carpentem flores , mulcentemque [b] àëra cantu !*

Voyons maintenant la traduction de M. l'abbé Barruel. " Dans ce tems heureux le soleil partage également les jours & les nuits , l'Aquilon furieux n'exerce point sur les airs son cruel empire , les campagnes & les forêts ne sont plus couvertes de neige , [c] les

[a] L'harmonie & la légèreté de ce vers presque entièrement composé de dactyles, est une beauté inhérente au latin.

[b] Voilà un de ces mots qui charment dans l'original, mais qui n'ont point d'équivalent dans notre langue.

[c] *Les campagnes ☽ les forêts*, ne rend ni l'image, ni l'harmonie de ce beau vers latin, si lent dans son système & si majestueux : *Et sylvas ,
frimatis*

frimats n'engourdiſſent [a] plus les mortels : & Phœbus , encore peu élevé ſur nos têtes , ne lance point ſur nous ſes rayons brûlans ; ſes feux ne ſillonnet point la ſurface [b] de la terre ; il ne réſout point les mottes arides. Mais déjà les vents apaiſés ont adouci leur haleine : le zépher léger ſe joue ſur la prairie , & careſſe l'herbe naiſſante ; il agite ſes ailes avec un doux murmure , & répand ſes parfums. La nature renaît elle-même , & reçoit en ſouriant la nouvelle année : elle couvre de nouveau nos vergers de feuillage ; elle mêle au gazon verdoyant l'émail varié des plus belles fleurs [c] , & rappelle par-

campoſque , atque alto a culmine montes. Que ſont devenus ces hauts monts couverts depuis leur ſommet ? Pourquoi retrancher cette belle image ?

[a] *Engcurdir les mortels* eſt bien vague auprès de *gelido conſtringere frigore membra.*

[b] *Findit* , ne fait-il pas une image plus ſimple , plus vive & plus vraie que *ſillonne la ſurface* ? Mais comment rendre *findere* en français ? Si l'on pouvait dire *fendre la plaine aride* ?

[c] Cette phrase eſt très-élégante : mais dans le latin les fleurs & les feuilles plus rapprochées forment un conſtraſte agréable , que la proſe ne pouvait guere conſerver. . . *Couvre nos prés de fleurs , nos forêts de feuillage.*

tout les tendres amours. . . Ah , qu'un dieu bienfaifant me transporte alors fur les rives charmantes du Pô , ou vers [*a*] les vallées délicieufes de Tempé ! Puiffai-je cueillir mille fleurs dans ces lieux enchantés ! & puiffe ma voix les faire retentir de fes chants ! »

Quoi de plus noble , de plus poétique & de plus gracieux que ce foudre de férenité , avec lequel la nature rajeunie reçoit la nouvelle année ? Quant à l'exclamation qui termine cette tirade avec tant de fentiment & de vivacité , elle eft imitée de Virgile :

Dieux , que ne fuis-je affis au bord du Sperchius !
Que ne puis-je fouler les beaux vallons d'Hémus !
Oh ! qui me portera fur le riant Taigete ,
Et d'un épais feuillage ombragera ma tête ?

Il fuffira pour les trois autres faifons de copier la traduction en faifant quelques remarques.

“ Le foleil s'éleve dans les airs : l'année fe nourrit de fes feux , & l'ardente jeunefle [*b*] redouble l'ardeur de fes flammes. Cérés couronnée d'épis vient jaunir nos champs : le

[*a*] Pourquoi pas *dans* ?

[*b*] Le françois me femble équivoque ; le latin ne l'eft pas. C'eft l'année qui s'enflamme des ardeurs de la jeunefle.

joyeux laboureur aiguise sa faux, & ses greniers se remplissent de riches moissons.

L'automne [a] tempere de nouveau les chaleurs, & mûrit les fruits : de nouveau la balance égale les jours & les nuits. Pomone prodigue ses richesses : la grappe gonflée sous le pampre appelle le vendangeur, & le Faerne écume sous le pressoir.

Mais lorsque du haut de sa sphere Phoebus est tombé dans l'humble région du capricorne & rampe plus près de la terre, [b] l'année sur le déclin de ses jours traîne ses pas incertains : sa tête couverte de neige penche sur ses membres hérissés de glaçons ; le sang est gelé dans ses veines, & ses forces engourdis abandonnent son corps languissant. „

Il n'y a rien que d'assez commun dans le tableau de l'été & de l'automne : mais avec quelle énergie est dépeinte la vieillesse & la décrépitude de l'année ! Et la versification latine ajoute encore à l'effet.

[a] Le poëte latin n'abandonne pas sa métaphore : l'automne est pour lui *l'âge mûr* de l'année.

[b] Heureuse hardiesse du traducteur, qui rend mot à mot son original : *serpit humo propior.*

. . . *Se tarda senectus*

Infert incerto gressu, summoque nivalis

Vertice canities per ☞ [a] *hispidam membra,*
per artus

Labitur.

La pesanteur du second vers, la négligence, dirai-je? la *diffluence* du troisième, & le mot *labitur* rejeté au commencement d'un autre, produisent une harmonie imitative qu'on admirerait dans Virgile.

Si cet article était moins long, je rapprocherais de ce morceau les tableaux des autres poètes qui ont tenté de peindre la succession des saisons. Young en fait un argument en faveur de l'immortalité : son imagination ardente lui a fourni les couleurs les plus vives, sur-tout pour peindre l'été *au front radieux, qui d'un pied brûlant éparpille les fleurs dont se parfument les airs.* Voyez la neuvième nuit de la traduction française. Horace a dit avec plus de précision :

Frigora mitescunt zephyris : ver proterit æstas

Interitura simul

[a] Cet ☞ ne devrait-il pas correspondre à un autre ☞ ? Pourquoi n'y a-t-il pas, *per ☞ artus* ? . . Ou le poète aurait-il peut-être affecté exprès cette négligence de style, comme étant ici pittoresque ? Je ne le présume pas.

*Pomifer autumnus fruges effuderit ; & mox
Bruma recurrit iners.*

Voilà une précision bien poétique. En voici une bien vive & bien gracieuse.

Telle est des faisons
La marche éternelle :
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons. . .

On connaît ces vers légers & faciles de M. Bernard. Thompson, dans le bel hymne qu'on nous a traduit à la suite de son poème des faisons, a tracé ce même tableau avec cet enthousiasme qui le met au-dessus de tous les poètes champêtres. Il le termine par ce trait frappant & sublime sur l'hiver :

Et la nature s'humilie
Sous le souffle de l'Aquilon.

Mais où m'entraîne le plaisir de raisonner de poésie, & de citer de beaux vers ? Il ne s'agissait que du *Poème sur les éclipses*, & je pense en avoir dit assez pour le faire connaître à mes lecteurs : peut-être même m'accuseront-ils d'être trop savant. . . Il faudrait qu'ils le fussent bien peu. C.



III. *Descriptions des arts & métiers, in-4°. avec les notes & les additions de M. BERTRAND. A Neuchatel, de l'imprimerie de la Société Typographique. Tome XI, contenant les sections III, IV, V & VI de la seconde partie du traité des pêches, par M. DUHAMEL DU MONCEAU.*

CE volume réunit quatre nouvelles sections, dans lesquelles on trouve bien des détails relatifs à différentes espèces de poissons, que l'auteur, en suivant la méthode de quelques ichthyologistes, classe selon le nombre & la position de leurs ailerons. Toutes ces espèces ne sont pas également intéressantes; nous nous bornerons dans cet extrait à celles qui pourront mériter le mieux l'attention de nos lecteurs.

La troisième section traite des aloses, & cette classe comprend le poisson qui porte ce nom & d'autres encore, tels que les harengs, les sardines, les anchois, &c. qui tous ont un caractère commun par lequel on les distingue des autres espèces, celui de n'avoir qu'un aileron sur le dos. Mais de tous les poissons dont il est ici parlé, celui sur lequel nous nous arrêterons de préférence, c'est le hareng, devenu l'objet d'une pêche si abondante & d'un commerce si considérable, dont s'occu-

pent à l'envi les Hollandais, les Anglais & les Français.

On fait que ces poissons viennent des mers du nord & font annuellement une émigration régulière dans la même saison, marchant par grosses troupes qui se divisent en colonnes & prennent différentes routes. Les deux plus considérables, dont les pêcheurs tirent le plus de parti, sont celles qui après avoir parcouru d'une part les côtes d'Allemagne, de Hollande, & d'autre part celles des Orcades & des isles de Schetland, se réunissent autour de l'Irlande, où il s'en fait une pêche prodigieuse: ce qui n'empêche point que les restes ne se rassemblent dans la Manche, & qu'on les y perd de vue, sans qu'on ait pu jusqu'à présent découvrir ce qu'ils deviennent.

Mais quelles peuvent être les raisons qui donnent lieu à ces étonnantes & régulières émigrations? M. Bertrand nous le développera dans ses notes, dont voici le précis. On a lieu de croire, dit-il, que les harengs quittent les mers du nord pour passer dans un climat plus tempéré, où leurs œufs puissent éclore; à quoi l'on peut ajouter d'après les observations des pêcheurs, que comme il naît en été le long des côtes de la Manche une immense quantité de vers & de petits poissons, les harengs s'y rendent alors

pour y trouver une nourriture plus abondante & qui leur convient. Lorsque les petits harengs sont devenus grands, ils retournent dans les mers du nord, avec ceux qui dans la même émigration ont pu échapper aux filets des pêcheurs, ou à la voracité des poissons qui s'en nourrissent ; car, & c'est une chose digne d'être observée, il ne paroît aucun banc de harengs, qui ne soit suivi d'un très-grand nombre de requins, de marsouins, de cabilieux & même de plusieurs especes d'oiseaux marins, qui se trompent aussi peu que les pêcheurs sur le tems & les saisons où les harengs paroissent le long de certaines côtes. Mais de tous les poissons qui vivent de harengs, l'espece de baleine qu'on nomme *nord-caper* est celle qui en détruit le plus. On lui donne ce nom, parce qu'elle se tient ordinairement autour de la pointe la plus septentrionale de la Norwege, qui est le *Cap-Nord*, & la nature l'instruit à choisir ce poste avantageux pour y attendre les troupes immenses de harengs qui côtoient toujours ce royaume en certains tems de l'année. Je crois devoir ajouter que la maniere dont se fait le départ des harengs pour retourner dans leur domicile ordinaire, n'est pas moins étonnante que toutes les autres circonstances qui les concernent. Quoique séparées en plusieurs troupes, comme notre

auteur le dit, elles se réunissent pour ne former que deux colonnes générales, sans qu'aucun des poissons s'en écarte : elles continuent leur marche en ordre jusqu'au tems fixe. Les harengs quittent les côtes de France en juin & en août ; & dès que le gros est parti, on n'en voit plus paroître un seul jusqu'à l'année suivante. Ceux qui ont observé attentivement la marche de ces poissons lorsqu'ils arrivent, prétendent qu'elle est dirigée par les mouvemens des harengs qu'on nomme *royaux*, & qu'aucune armée disciplinée n'exécute les ordres de son chef avec plus de précision & de célérité. Pour ce qui est de la disparition subite de la colonne particulière dont parle l'auteur & qui se dirige vers l'occident ; comme on pêche des harengs sur les côtes septentrionales de l'Amérique, quoiqu'en moindre quantité, on conjecture que ce sont ou les restes de la seconde grande colonne qui se jette dans l'Océan Atlantique, ou plutôt une autre troupe qui des côtes du Groenland se dirige vers celles du nord-ouest de l'Amérique, &c. Nous venons de dire que les harengs quittent les mers du nord pour frayer ; cependant, si l'on considère l'immense quantité de ces poissons qui chaque année sortent de ces mers, on ne peut pas douter qu'ils n'y frayent aussi, & qu'on ne puisse les comparer aux abeilles qui poussent des es-

faims régulièrement. Mais, & ceci paroît d'abord la circonstance la plus étonnante, comment se peut-il qu'environnés de tant de moyens de destruction & devenus un mets friand par des êtres de plusieurs especes, les harengs puissent subsister & paroître tous les ans en aussi grand nombre dans nos mers? La surprise diminuera cependant, si l'on considère que chaque hareng femelle contient dix mille œufs qu'elle dépose le long des côtes; que le banc ou la colonne qui arrive en juin sur celles d'Angleterre, occupe pour le moins autant d'espace en largeur que toute la longueur de la Grande-Bretagne & de l'Irlande, & qu'enfin l'on a calculé que tous les pêcheurs ensemble ne pouvaient prendre que la millionième partie du nombre qui compose la troupe entière lorsqu'elle arrive du nord. Il est certain que ces poissons entrent quelquefois en si grande quantité dans la Manche, qu'ils ressemblent aux flots d'une mer agitée; c'est ce que les pêcheurs appellent des *lits* ou des *bouillons de harengs*; & il n'est pas rare de voir des filets, lorsqu'ils donnent dans ces bouillons, se rompre & couler bas, par la quantité de poissons dont ils sont chargés. Si l'on veut cependant se faire quelque idée du nombre de harengs qui émigrent annuellement, voici un calcul qui pourra y conduire, quoiqu'incomplètement. En 1748

on évaluait en Hollande le produit de la pêche faite par les seuls nationaux à quatre-vingt-cinq mille lasts ; & comme le last contient douze barrils , & chaque barril mille à onze cents harengs , il en résultait que les pêcheurs Hollandais en avaient pris au moins un milliard & vingt millions ; que si l'on y ajoute le produit de la pêche des autres nations , ce que les oiseaux & les poissons voraces en détruisent & ce qui retourne au nord , il fera vrai de dire que la quantité de harengs qui viennent annuellement du nord surpasse tous les nombres connus.

A ces considérations générales sur ce poisson en lui-même, nous ajouterons quelques détails sur sa pêche, dont tant de peuples s'occupent. Ceux qui en tirent le meilleur parti, ce sont sans doute les Hollandais, qui y emploient ordinairement chaque année mille batimens & vingt mille personnes ; mais ce qu'il est bon d'observer avec M. Bertrand, c'est que cette pêche se fait principalement le long des côtes septentrionales des trois royaumes de la Grande-Bretagne, & l'on a lieu d'être surpris qu'une nation aussi attentive à ses intérêts que l'Anglaise, l'ait abandonnée si long-tems à une nation étrangère & rivale. Ce n'est en effet que depuis peu d'années que le gouvernement l'a prise en objet & que le parlement

a fixé une prime pour l'encourager.

Les harengs prennent différens noms , selon la maniere dont on les prépare. Ce fut un Hollandais qui le premier imagina de les faire & de les mettre en caques ou en barrils , afin de pouvoir les conserver & transporter dans les pays lointains : il mourut en 1397, & l'on prétend que l'empereur Charles-Quint étant dans les Pays-Bas , alla avec la reine de Hongrie visiter le tombeau de cet homme , qui avait procuré des richesses immenses à sa patrie. La méthode dont il fut l'inventeur a été jugée si essentielle , & l'on s'est attaché avec tant de soin à la perfectionner , qu'aucune nation ne réussit aussi bien que les Hollandais dans la préparation du hareng. On croit même qu'ils ont été les premiers à s'adonner à cette pêche ; mais il y a plus d'apparence que les peuples du nord , environnés d'une immense quantité de ces poissons , les ont devancés à cet égard. Un voyageur , dont le récit se trouve dans les mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres , assure avoir vu en 1389 une pêche de harengs exécutée entre le Danemark & la Norwege , & pour laquelle on avait rassemblé quarante milles habitans ; qu'il ne paraissait pas au reste avoir compté fort exactement. Toujours est-il vrai que les Hollandais continuent à se faire un objet capital de cette

pêche, qu'ils établissent une police exacte parmi les pêcheurs, qu'ils prennent toutes les précautions possibles pour ne pas être troublés dans un travail si lucratif & empêcher toute fraude, afin de conserver toujours la préférence aux harengs préparés par leurs gens : mais la cherté de tout ce qui est nécessaire pour armer un bateau pour les harengs, est cause qu'on en destine aujourd'hui un moindre nombre qu'autrefois à cette pêche.

Nous nous dispenserons de parler des détails que notre laborieux auteur a rassemblés touchant les différentes côtes le long desquelles on pêche les harengs : les saisons favorables pour s'en occuper, & sur-tout les moyens qu'on met en usage pour conserver ce poisson & le rendre par-là l'objet d'un commerce très-intéressant ; tout se trouve traité & présenté ici avec la plus grande exactitude. On fait que les harengs reçoivent plusieurs noms, suivant les diverses préparations qu'ils ont subies. L'une des principales est de les *saurir*, c'est-à-dire, de les saler & faire sécher ensuite. Or, l'on observe que dans le cours de cette dernière opération, si l'on entre de nuit & tous les feux étant éteints, dans le lieu où elle se fait, tous les poissons qui s'y trouvent paraissent lumineux, & les parties huileuses qui s'en détachent ressemblent à des gouttes de feu.

Une note de M. Bertrand donnera l'explication de ce phénomène, qui, dit-il, ne doit pas surprendre, si l'on considère qu'il se trouve dans la nature plusieurs corps qui ayant été exposés à la lumière du soleil ou à un feu violent, ont absorbé la lumière lors de leur dilatation & la retiennent pour ne la laisser échapper que peu à peu à mesure qu'ils se refroidissent. Les substances grasses produisent cet effet encore plus que les autres. Or, les harengs sont mis vers la fin à un feu très-vif, pour opérer leur parfait dessèchement; & ce sont les parties huileuses qu'ils contiennent, qui donnent lieu à cette espèce de phosphore.

La description de la pêche du hareng est suivie de celle de la pêche des sardines. On lira avec plaisir ce que notre savant académicien en rapporte, de même que ce qui concerne les anchois. On prétend, dit-il, que la sauce, dont les Romains faisaient beaucoup de cas & qu'ils nommaient *garum*, était composée d'anchois fondus dans leur saumure, à laquelle on ajoutait quelquefois de l'huile & quelques épices. Mais voici, suivant M. Bertrand, ce que l'on fait de plus certain à cet égard; cette saumure était aussi précieuse chez les Grecs que chez les Romains, & elle entrait essentiellement dans leurs apprêts les plus recherchés. On a lieu

de croire que la composition n'en a pas toujours été la même. Quelques-uns font de l'avis de notre auteur ; cependant les anciens n'ont jamais parlé d'anchois. Il est vraisemblable que le *garum* se faisait avec les intestins de différentes especes de poissons confits dans le vinaigre ou l'huile, avec du sel, du poivre & des herbes fines ; & cet assaisonnement, qui parâitrait détestable aujourd'hui, passait jadis pour une très-grande friandise ; on en mettait dans les sauces, comme nous faisons du jus de citron. Le poisson dont les intestins étaient le plus souvent employés à cet usage, s'appellait *garus*. Au reste, M. Bertrand termine cette note en avertissant charitablement, comme nous le faisons par le même principe, ceux qui aiment la bonne chere, que si l'anchois excite l'appétit, aide à la digestion & fortifie même l'estomac, d'un autre côté il échauffe, & donne de l'âcreté aux humeurs lorsqu'on n'en use pas sobrement.

M. Duhamel, après avoir épuisé dans cette premiere partie de sa troisieme section, les diverses especes de poissons de mer qui appartiennent à la famille des aloses, passe à l'examen de plusieurs fortes de poissons d'eau douce, qui portant le même caractère distinctif, semblent devoir y être compris, & dont les plus intéressantes sont la brème, la tan-

che, la carpe, le barbeau & le brochet. Mais comme ces poissons-là sont connus de tout le monde & ne forment pas d'objets de commerce, nous passerons sous silence tout ce que notre auteur en dit, & nous ne transcrivons ici qu'une observation très-curieuse sur la carpe, qui se trouve dans les mémoires de l'académie des sciences, & dont M. Bertrand a fait usage dans une de ses notes. MM. Petit & Duvernay avaient entrepris de faire une description exacte de ce poisson; & voici quel fut en gros le résultat de leurs recherches. La tête de la carpe est composée d'un nombre prodigieux d'os emboîtés ensemble avec un art admirable; les œufs de la femelle sont divisés en deux paquets; & suivant le calcul de l'un de ces physiciens, une carpe de dix-huit pouces de long n'en conterait pas moins de trois cents quarante-deux mille cent quarante-quatre. Les carpes ont, comme tous les autres poissons, besoin de respirer; les parties qui servent à cette opération essentielle sont en si grande quantité, que l'imagination s'en effraie. Les pièces osseuses sont au nombre de quatre mille trois cents quatre-vingt-six: il y a soixante-neuf muscles, quatre mille trois cents vingt rameaux d'arteres, autant de veines & de nerfs, qui se subdivisent encore. Tant de parties concourant toutes au même but,

si admirablement arrangées & toujours d'une maniere uniforme, me rappellent, dit M. Bertrand, le mot d'une dame Française, célèbre par ses profondes connoissances en anatomie, qui après avoir démontré sur un cadavre de cire quelques-uns des méchanismes merveilleux du corps humain, adressa la parole à son auditoire, en disant : *Eh bien, marchand de hasard, que dites-vous à cela ?*

Cette troisieme section est terminée par l'extrait d'un mémoire curieux sur le carpeau de Lyon, que M. Bertrand a cru devoir ajouter à ce que notre académicien dit sur les poissons de cette espece. Le carpeau est conformé extérieurement comme la carpe, qu'il surpasse beaucoup en délicatesse; mais on ne trouve jamais dans son intérieur, ni œufs, ni laitance, & il n'a point, comme la carpe, une troisieme ouverture destinée à la sortie de ces matieres nécessaires pour la multiplication de l'espece. On peut donc l'envisager comme un poisson neutre, par l'effet d'une castration naturelle. On fait qu'un marchand de poisson Anglais avait imaginé de chatrer de petites carpes, pour les engraisser & les rendre plus délicates. Il entr'ouvrait l'ovaire & remplissait la plaie d'un morceau de chapeau noir. Au reste cette variété est particuliere au Rhône, à la Saône, & aux étangs qui sont fréquens dans

la Bresse & la principauté de Dombes. On en prend du poids de huit à dix livres : les plus gros sont les plus délicats , &c.

Les trois dernières sections de ce volume , ne contenant que la description de plusieurs espèces de poissons que l'on pêche sur les côtes de France & en Amérique , ne sont pas susceptibles d'être analysées ; d'autant plus que ces poissons ne sont pour la plus grande partie recommandables , ni par leur qualité , ni par leur grosseur , & ne sont nullement des objets de commerce , & que cette partie du travail de M. Duhamel appartient évidemment beaucoup plus à l'ichtyologie , qu'à l'art qu'il s'était proposé de traiter.





S E C O N D E P A R T I E.

P I E C E S F U G I T I V E S.

- I. *Monde primitif analysé & comparé avec le monde moderne. Tome VII, contenant la fin des origines latines ; par COURT DE GEBELIN. Paris, 1780.*

C E volume contient la fin des origines latines, dont la première partie a été si bien accueillie : l'auteur s'empresse d'en témoigner sa reconnaissance au public dans un discours préliminaire, où il fait voir la grande différence qui regne entre les étymologies dans lesquelles on est guidé par le son & par le sens, & celles qui ne consistent qu'à comparer des sons : que les unes doivent avoir un aussi malheureux succès que celui des autres doit être avantageux & triomphant. Combien il serait utile d'enrichir l'art de la critique de règles sûres à cet égard, d'autant plus précieuses qu'elles préviendraient une multitude de systèmes qui n'appuient que sur cette portion d'étymologies chimériques qu'on fait connaître ici, & dont le danger & l'illusion sont démontrés par un tableau

rapide du système étymologique que le savant Fourmont éleva sur le fragment de Sanchoniaton dans ses *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples*, & où ce savant ne voyait que la famille d'Abraham : tableau utile s'il peut prévenir de pareilles méprises. Les développemens de notre auteur sur la forme de ce dictionnaire & sur ses avantages, sont une confirmation frappante des grands principes qu'il a déjà établis sur l'origine des langues, par l'accord parfait des phénomènes qu'il offre avec ces principes. Non-seulement les mots latins sont rangés dans ce dictionnaire par familles nombreuses, mais ces familles sont elles-mêmes distribuées pour chaque lettre de l'alphabet en diverses classes relatives à ces principes : mots formés par l'imitation des sons, mots auxquels par succession de tems on a ajouté la même lettre, mots dans lesquels cette lettre a pris la place de l'aspiration. La multitude de mots qui entrent dans ces diverses classes démontrent la certitude des principes, leur prodigieuse fécondité, la facilité avec laquelle on pourra désormais se rendre raison de la masse des mots qui composent les langues. Ceux de la langue latine se présentent ici sous une face qu'on peut dire absolument nouvelle, dont peut-être personne ne s'était formé une idée, nous

ne dirons pas exacte , mais même tant soit peu approchante , face cependant très-intéressante par sa simplicité & par sa vérité. Il est telle lettre latine dont la moitié des mots appartiennent à ces trois classes qu'elle a formées en imitant , en s'ajoutant , en se substituant à l'aspiration , telles sont les lettres F , R , S : la lettre V même ne renferme aucun mot qui ne se rapporte à l'une ou à l'autre de ces trois classes Rien n'est en même tems plus satisfaisant pour l'esprit ; car chaque lettre , sur-tout chaque voyelle , ne font plus cette masse confuse de mots dont on ne voyait jamais les rapports , & qui empêchaient qu'on pût se former une juste idée de leur valeur : ici au contraire tout est à l'unisson , la valeur de chaque lettre , les mots qu'elle présente. Lorsqu'on voit dans ces origines que la lettre R est remplie de sons imitatifs ou d'onomatopées , & que la lettre N n'en renferme aucune , qu'on se rappelle en même tems que l'auteur avait dit dans son troisième volume que la lettre R était par sa nature très-propre à peindre le bruit & les sons roulans , tandis que la lettre au son rentrant & obscur ne pouvait peindre aucune onomatopée ; & lorsqu'on a sans cesse occasion de faire des vérifications de cette nature , on ne peut s'empêcher de sentir la bonté de ces principes , & de con-

venir avec l'auteur que les hommes ne pussent jamais s'écarter de la nature ; que plus on la prendra pour base de toute connaissance , plus on sera assuré de réussir ; que c'est peut-être la seule source de nos connaissances , l'expérience & les livres eux-mêmes n'ayant de certitude & de vérité qu'autant qu'ils sont appuyés sur cette première maîtresse du genre humain : malheur donc à ceux qui préféreraient à ce grand livre , des systèmes où on n'aurait pas pensé à la prendre pour guide.

Après avoir indiqué la manière dont on doit se servir de ce nouveau dictionnaire , & comment , au moyen des initiales & des terminales dont il donne la liste & la valeur , on pourra toujours reconnaître le noyau de chaque mot , l'auteur termine ce discours préliminaire par le récit de divers événemens relatifs à son ouvrage. Quant aux origines latines elles-mêmes , qui renferment la moitié du volume précédent & celui-ci en entier , elles forment un ensemble plus frappant , plus lié , plus majestueux que les origines françaises , parce que les mots latins sont moins altérés que les français , parce que les familles ont eu moins de tems pour s'éloigner de leur source première & pour se subdiviser en d'autres , & parce que la masse des composés qui entrent dans chaque

famille est en général beaucoup plus nombreuse.

Mais les unes & les autres offrent également cet avantage précieux de prévenir une foule d'erreurs, de préjugés, de maux même qu'occasionnent l'abus des mots & l'ignorance de leur véritable sens, abus dont il n'est aucun particulier, même aucun peuple & aucun état qui n'ait été la victime d'une manière ou d'une autre : mais dès que le sens propre de chaque mot est fixé d'une manière physique & qui n'a rien d'arbitraire, dès qu'on en voit naître tous les sens figurés & métaphysiques dont ils se sont revêtus successivement, il est infiniment plus difficile, presque impossible, peut-on dire, de tomber dans les mêmes inconvéniens.

On n'attend pas de nous une analyse complète de cet ouvrage. Nous nous bornerons à des exemples pris au hasard & relatifs à divers objets. Famille d'AL, élevé.

Ce dictionnaire offre un très-petit nombre de familles, mais elles sont immenses. On peut en juger par celle d'AL, élevé, & qui se forma de L, désignant l'aile, le bras, tout ce qui est élevé comme eux. Cette famille, après avoir produit nombre de mots en *Al*, *El*, *Ol*, *Ul*, *Hal*, *Hel*, &c. se modifia encore en *Bal*, *bel*, *bol*, *Cal*, *col*, *Fal*, *fel*, *Mal*, *mel*, *mol*, *Pal*, *pel*, *pol*, *Sal*, *sol*,

ful, Tal, tol, tul, Val, &c. Aucune de celles-ci cependant ne fut choisie au hasard; mais ou elle ajoutait à l'idée d'AL, ou elle en désignait une portion séparée.

AL désignait tout ce qui est haut, tout ce qu'on élève, qu'on nourrit, *alo, alvus.*

OL, tout ce qui croît, *olus, ad-olefco, sob-oles.*

BAL, tout ce qui est élevé en beauté, en rondeur, tout ce qui s'élançe, *bellus, balan-cus, bolis.*

CAL, COL, toute tige élevée, ce qui en a la forme, *caulis, collum, columna, col-lis, coloffus.*

MAL, toute masse, *moles, molestia, mo-las, moloffus, malleus, mille, malus* (arbre), ou tout ce qui est excellent, *mel, melior, malo, malum*, (pomme) *melo*, (fruit) *mulgere.*

PAL, tout ce qui est grand & qui peut se planter, une élévation stable, fixe, *pala, palus, i; us; piles, palor* (verbe), *palatium, palatha, palum, polio, &c. pal*, la main, parce que là le bras s'élargit, d'où *pala, palma, palæfiram, palpo, appello.*

SAL, tout ce qui s'élève en sautant, tout ce qui a une vaste étendue liquide, & qui peut se soulever par l'agitation, *sallo, saltus, saluns, sal, filix, filo, &c. salus, &c.*

TAL, tol, tout ce qui élève, qui porte, *tollo, atlas, &c.*

VAL, tout ce qui est élevé en force, en puissance, *valeo*, *validus*, *vallum*, *valvæ*, *vulgus*.

Les familles en AC, en AN, en AR, &c. ne sont ni moins riches, ni moins curieuses.

Variétés de prononciation & d'orthographe.

Les changemens d'une consonne ou d'une voyelle en une autre consonne ou voyelle, & celui de l'aspiration en consonne sont continuels dans la langue latine; & sans cette connaissance, il est impossible de se former une juste idée de l'étymologie latine. Dans les composés, *a*, voyelle forte des radicaux, se change toujours en *e* ou en *l*: de *facio*, *feci*, *officium*; de *ratus*, *irritus*; de *laqueus*, *illicio*.

H se change en F, M, P, S, &c. De HL, graine, production, d'où *ni-hil*, pas même un grain, rien, vint FILIUS. De *Ferire*, frapper, *Fædus*, alliance, & l'italien *fedire*, frapper. De WALLIA, pays maritime, nom des côtes de la Manche, de l'Océan, &c. se forma Gallia, nom des Gaules. De *Coen*, boue, *in-quinò*, plonger dans la boue, souiller. De *Colo*, habiter, *in-quinus*, qui vient habiter dans un pays. Une altération bien singulière, c'est celle des Orientaux & des Grecs qui faisaient suivre le P d'un T: de *pau*, frayeur, le Grec *ptoa*; de *tup*, coup,

rupto, frapper : de *phil*, fil, poil, voile, l'or. *Phtil*, fil, voile; le Grec *ptilon*, voile, plume, &c.

E supprimé dans le milieu des mots.

E se supprimait très-souvent dans le milieu des mots. *Omnis*, tout, mot qui semble absolument borné aux Latins, & dont l'origine était inconnue, tient cependant à une famille très-connue; mais ces rapports avaient disparu à cause de la suppression d'un E. *Men* est un mot celte qui signifie tout, multitude, qui a fait le pluriel grec de la première personne *esmen*, nous sommes, *m. am.* nous nous sommes, & qui tient à notre vieux mot *maint*. Ce mot suivi de la terminaison latine *is*, & précédée de l'article *o*, fit *omenis*, dont l'E froissé par le choc de deux lettres sourdes s'évanouit aussitôt, en sorte qu'on ne prononça & qu'on n'écrivit qu'*omnis*. Ajoutons un autre exemple non moins remarquable, tiré du grec. *Ethnicus*, nom des païens, venait du grec *ethnos*, famille, peuple, nation; mais on n'en était guère plus avancé: car d'où venait *ethnos*? A cela point de réponse. Ce mot n'était cependant point radical, comme on le croyait mal-à-propos: il venait d'une racine commune à tous les peuples, de TAN, pays, mot primitif qui subsiste en toute

langue, même en français, même en grec, où les étymologues ne savaient cependant pas le voir. Pour désigner la famille propriétaire du canton, on fit précéder *tan* de l'article *e*, on l'accompagna de la terminaison *os*, & la voyelle forte se changea en *e*, d'où résulta *e-then-os*, celui qui est maître du pays : l'*e* disparaissant ensuite, ce mot devint *ethnos*, & il signifia par analogie un païen ; *m.âm.* celui qui est de la même religion, qui honore les dieux de la contrée, de la famille. Ce mot était ainsi synonyme de *gentiles*, les gentils ; & le mot *pagani*, païen, venant de *pagus*, bourg, habitation, n'aura pas eu une étymologie différente. C'est de *TAN*, pays, que vint *TENeo*, posséder, avoir en propre le lieu, le champ, le canton ; le mot *thani*, nom saxon & vieux anglais des grands tenanciers, ducs, comtes, barons, &c.

Mots dont les racines étaient inconnues.

La langue latine renferme nombre de mots dont les racines n'étaient pas mieux connues que ceux dont nous venons de parler ; mais par une autre raison, parce qu'on ne savait pas les ramener à leurs vrais radicaux ; tels : *FESCENNINI*, les vers fescennins qu'on chantait dans les noces & dans les festins, & qui étaient distingués par la liberté &

l'enjouement qui leur étaient propres. Comme ce nom avait du rapport à celui de la ville de Fescennie, on ne manqua pas d'en attribuer l'origine à cette ville; on ne voyait pas qu'il venait de *cen* ou *can*, chant, & de *fest*, fête, *m.âm.* chanson de festin, chant de réjouissance, épithalame. Si on avait perdu de vue l'origine de mots absolument latins, est-il étonnant qu'on méconnût celle de mots empruntés d'autres langues? Le dictionnaire de M. de Gebelin est rempli de mots pareils: en voici quelques-uns. Les **CARIATIDES**, nom de ces statues de femmes qui soutiennent de leur tête l'entablement d'un édifice, & qu'on prenait pour des femmes de Carie, réduites à l'esclavage, s'est formé du grec *kar*, tête, & *rya*, soutenir, *m.âm.* figure de femme qui soutient de sa tête. **Crocodilus**, est composé de deux mots grecs, *croké*, rivage, bordure, d'où *croquis* & *deilia*, devenu *dilia*, effroi, terreur; pouvait-on mieux nommer ce monstre des eaux? **DODONE**, nom d'une forêt de hauts chênes, sur laquelle on a dit bien des fables, est composé du celte **DON**, haut, élevé. **COMEDIE & TRAGEDIE**, mots si connus, n'avaient pas été mieux traités par les étymologues. Le premier de ces mots, selon eux, dut son nom à ce que les acteurs allaient de village en village; & le second de

ce qu'un bouc en était la récompense. Ce n'était rien de tout cela. Le premier vint de *COMOS*, réjouissance, danse, amusement, *m. am.* chant d'amusement, de réjouissance : le second de *THREO*, parler de choses grandes & élevées, & d'*ago*, conduire, agir, *m. am.* chant où l'on met en *action* des choses grandes & élevées. On voit que dans tous ces mots l'étymologie est une peinture exacte & fidelle de la chose, qu'elle est toujours la définition la plus vive & la plus complete : & telles sont presque toujours les étymologies contenues dans les deux volumes que nous analysons. Ce qui leur donne une énergie & un intérêt, dont on n'avait point d'idée.

Prépositions, conjonctions, &c.

M. de Gebelin s'est sur-tout astreint à rendre raison de toutes les *prépositions, conjonctions, adverbes, &c.* dont l'origine avait toujours été regardée comme impossible à trouver, au point que jamais étymologue ne s'était mis en peine de la chercher. C'est cependant une partie brillante de l'étymologie, puisque ces mots doivent tenir étroitement à la formation des idées, & à leur correspondance mutuelle. Aussi voit-on ici qu'elles tiennent d'un côté à de très-belles familles latines, & d'un autre qu'elles sont

parfaitement assorties à la nature des idées qu'elles expriment. EX, qui signifie hors, & EN puis IN, qui signifient dans, se formerent toutes deux du verbe E, qui marque l'existence, ajouté dans la première à la fugitive X, qui marque si bien le rapport de sortie, & dans la seconde à la rentrante N, qui marque le rapport d'intériorité. De RECH, REG, ERG, *rayon*, vinrent ERGA & ERGO, qui signifient l'un à l'égard, *envers*; l'autre, *eu égard, par conséquent*, & qui montrent ainsi l'un le *point vers* lequel se porte la considération; l'autre le *point duquel* elle part. CORam, en présence, vient de CORa, œil, d'où CURO, avoir l'œil attentif sur un objet, le soigner, y veiller. PALam, en public, en plein air, de *pal*, soleil, jour, lumière. EMINus, loin; CO-MINus, près, mots qui expriment des idées diamétralement opposées, viennent cependant du même radical, mais réunis à des prépositions opposées: de *MANus*, main, changé en *MINus* par le principe général de l'A changé en I, *E-MINus* signifie donc *m. àm.* ce qui est *hors* de la portée, de la *main*, loin: & *CO-MINus* ce qui est à la portée, ce qu'on peut prendre *avec la main*, près. TENus, jusqu'à, mot non moins singulier, vient de *TENeo*, posséder, jouir, & signifie *m. àm.* allez en avant jusqu'à ce

que vous TENiez le point , le lieu indiqué.

N É G A T i o n s .

M. de Gebelin avait constamment avancé que les idées négatives étaient toujours dérivées des mots positifs. Ces origines en fournissent des exemples sans fin : en voici qui sont absolument nouveaux.

Du primitif GE, terre, vint E-GEo, être pauvre, être dans l'indigence, *m.âm.* être sans terre, sans propriété. Ce mot n'est point dû aux Romains : il se forma de la langue grecque, primitive de celle des Pélasges : ainsi, dès les premiers tems on avait très-bien senti que tout venait de la terre, & que quiconque ne tenait pas au sol, n'avait qu'une subsistance factice & précaire.

De GER, brillant, vint NI-GER, noir, *m.âm.* non lumineux, non brillant : de *homo*, prononcé *hemo*, vint *n-emo*, non aucun homme, personne. De *cedo*, céder, *ne-cessitas*, qui ne peut céder. Du grec *pen-thes*, tristesse, chagrin, *ne-pen-thes*, nom d'un fruit qui chassait la mélancolie, *m.âm.* sans tristesse.

Article T.

T est un article oriental, subsistant encore dans l'anglais *the*, & le grec *to*. Cet article s'incorpora aux mots latins, comme l'article AL dans beaucoup de mots français venus

d'orient : des lors l'origine de tous ces mots dut être inconnue : séparez-en ce T , & vous retrouvez aussi-tôt cette origine. Ainsi , des primitifs EAR , terre , pays ; ERM , borne ; OC , élevé ; PAZ , or ; SEK , tente , tabernacle ; ARM , chaleur ; EMP , succession , &c. vinrent T-ERRE , TERMe , TOGue , TO-PAZe , T-ESQua , tabernacle , chapelle de campagne , THERMes , ou bains chauds , famille à laquelle tient l'allemand WARM , chaud ; TEMS , en latin TEMPus. Du même mot SEK , tente , habitation , vinrent le grec SKENÉ , en latin SCÆNA , tente , habitation , & notre mot SCENE , qui se prend dans un sens plus restreint. SK vint lui-même de G , Ke , la terre , pays.

Mots de diverses familles , & qui se prononcent de même.

Souvent on est étonné qu'un même mot latin réunisse des significations qui n'ont absolument rien de commun entr'elles ; tel le mot ASSo , qui signifie rôtir , plancheyer & chanter à voix seule : mais ce sont autant de mots différens dans leur origine , & qui s'altérant chacun de leur côté , sont devenus insensiblement semblables quant à la forme.

Du primitif ASH , feu , on fit ASSo , rôtir. D'AXis , planche , ais , d'où AXamen-ta , les vers saliens , parce qu'ils étaient écrits

ou gravés sur des tablettes, non en parchemin, mais en bois, liées ensemble avec de la ficelle; d'AXis, dis-je, vint ASSo, ajuster des ais, planchéier. D'AS, EIS, seul, l'unité; d'AS, on fit ASSo, chanter à voix seule.

Significations dévoyées.

Souvent les objets portent des noms qui n'ont aucun rapport à leur nature actuelle: tels sont les mots *livre*, *codicille*, *stilet*, *tablettes*, *volume*, *lettre*, &c. qui ne désignent pas aujourd'hui précisément la même chose que ce qu'ils désignaient autrefois. *Livre*, en latin *leiber*, puis *liber*, signifiait dans l'origine *fait d'écorce*, du primitif *leb*, cœur, seconde écorce, parce qu'on se servait pour écrire de l'écorce intérieure des arbres.

Codicille signifie petite planche: c'était le diminutif de CODEX, cahier, *m. am.* assemblage de planches pour l'écriture, ou écrites. *Stilet* désignait le poinçon, le burin avec lequel on gravait l'écriture sur ces planches. *Tablettes* était le nom de ces petites planches sur lesquelles on traçait les mots avec un poinçon. *Volume* signifiait rouleau, parce que lorsque les livres furent faits de parchemin, on les roulait. *Lettres* signifiait *incisions*, parce que c'étaient autant d'incisions faites avec le burin sur la pierre, le marbre, le bois.

Mais on conserva tous ces mots, quoiqu'ils ne désignassent plus des objets de la même matière, parce qu'on était accoutumé à leur nom.

Significations figurées.

Ces origines sont très-intéressantes relativement aux significations figurées, toujours ramenées aux objets physiques qui en font sentir la justesse & l'énergie parce qu'elles en font la clef, le principe. Ainsi de *mel*, miel, vint *melior*, si bon qu'il est préférable même au miel : de *favus*, rayon de miel, *favere*, être à quelqu'un aussi bon qu'un rayon de miel : de *cera*, cire, *sincerus*, pur comme le miel dégagé de toute cire. De *nepos*, enfant, vint *nepos*, prodigue, insensé, *m.âm.* toujours enfant, sans prévoyance.

De *cru*, sang, *crudelis*, cruel, *m.âm.* qui se nourrit de sang, qui ne respire que sang.

De *cart*, assuré, fort, irrésistible, *certus*, ce à quoi on ne peut résister, certain, assuré.

De *var*, eau, *verus*, qui rend les objets avec la même fidélité que l'eau, vrai comme elle. De ce même primitif vinrent également *se-verus*, qui désigne l'état de celui qui a perdu son air ouvert, clair, transparent, qui est sombre, trouble, morne, chagrin, sévère en un mot. *Assé-vero*, assurer

qu'une chose est vraie : & *per-se-vero*, persister à soutenir qu'une chose est vraie, *per-asse-vero*.

Mots étrangers.

Outre les mots que la langue latine a emprunté des Celtes, des Grecs & des Orientaux, elle en a quelques-uns de langues avec lesquelles on ne croirait pas qu'elle ait jamais eu de rapport; tels :

Ceron, nom d'une fontaine qui noircifait les brebis qu'on y lavait : du tartare *kar*, *kerà*, noir. Ce mot était donc venu par les anciens Pélasges, ou les Traces fortis des bords de la mer Noire qu'habitent encore les Tartares.

L'allemand *hand*, main, s'est conservé dans le latin, *præ-hendo*, tenir dans la main, avoir en sa puissance, d'où *ir-re-præ-hens-ibil-is*, composé de six mots différens tous nécessaires pour l'idée qu'il devait représenter.

L'examen & la comparaison du LL n'était qu'au berceau. Le monde primitif rassemble des matériaux immenses pour les tirer du chaos, & l'on peut déjà juger par la nature de ces matériaux, de la vive lumière qui en résultera. Alors cette étude qui paraissait si sèche, si insipide, si hasardée, deviendra aussi agréable que précieuse par la facilité

qu'elle donnera pour apprendre les LL, par ses riches & intéressans résultats, par la beauté, l'énergie, la précision & les vues philosophiques qu'elle répandra sur l'étude des mots.

Ceux-ci mieux connus & faisant toujours tableau, reflueront à leur tour sur les idées qu'ils agrandiront, qu'ils perfectionneront. Ainsi le langage se rapprochant infiniment plus de son auguste origine, sera plutôt un langage d'êtres angéliques qu'un langage de barbares & d'ignorans qui méconnaissaient même la cause & l'énergie de ces mots qu'ils employaient sans cesse, & qu'ils étaient par conséquent bien éloignés de pouvoir perfectionner.

II. *Les devoirs. Milan, 1780, au monastere impérial de Saint-Ambroise, in-8°.*

ON attribue cet ouvrage à l'Ami des hommes, & l'on y reconnaît son style & ses principes. Quand même il n'appartiendrait pas à cet illustre auteur qui a si bien mérité de l'humanité, il ne ferait pas moins précieux pour l'importance du sujet, la solidité des principes, & les vues nouvelles dans lesquelles on discute des matières très-intéressantes, & qui ont été déjà traitées par d'autres.

Ce traité est divisé en six cours en forme de dialogue. La généralité des lecteurs n'est pas fort prévenue en faveur de cette manière de traiter un sujet, qu'on trouve ennuyeuse, diffuse & embarrassante. Ils n'ont pas tort, vu le grand nombre d'ouvrages écrits avec cette méthode qui paraît facile au premier aspect, mais qu'on trouve dans le fait extrêmement difficile. Si on voulait excepter les fameux dialogues de Platon, qui ont trouvé de forts détracteurs dans ce siècle délicat, & qui sont taxés d'être obscurs, verbeux, puériles, & sur-tout de manquer de définitions exactes; si l'on ne pensait pas même aux dialogues de Cicéron, qui ont semblé à quelqu'un l'ouvrage d'un orateur plutôt que d'un métaphysicien, assurément les dialogues de Lucien, quelques-uns même de Fontenelle & de Voltaire, montrent évidemment que, quoique difficile, il n'est pourtant pas impossible de traiter avec finesse, précision & justesse les sujets graves en forme de dialogue; laquelle méthode étant bien employée, est très-utile pour l'instruction. Ces dialogues nous paraissent exempts de quelques-uns des défauts qu'on reproche à ceux de Platon & de Cicéron. *L'Instruction populaire*, les *Leçons économiques*, les *Economiques*, & d'autres dialogues du même auteur, qu'on trouve dans

le recueil intéressant qui a pour titre *la Phisocratie*, ont fait déjà connaître combien l'auteur possède l'art difficile du dialogue.

Le public est ennuyé de tant d'essais, de traités, de dissertations de morale, qui ont paru sans instruire les lecteurs, ni les rendre meilleurs. Plusieurs considérations nous empêchent d'indiquer les raisons de l'insuffisance, & les défauts des ouvrages de morale qui ont été même les plus applaudis. Notre examen courrait des risques, & nos lecteurs voudront bien nous pardonner l'amour de la tranquillité qui nous épargne l'étalage de l'érudition & de la critique, & nous assure une paisible obscurité.

Cet ouvrage des devoirs traite donc de ce qu'a oublié de définir Cicéron dans son excellent traité *des Offices*. Il traite de la morale humaine, en recherche & en établit la base, en développe les conséquences. Après un discours préliminaire très-instructif, on expose, dans le premier cours, les devoirs de l'homme; dans le second, ceux du citoyen; dans le troisième, ceux du propriétaire; dans le quatrième, ceux du noble; dans le cinquième, ceux du prince; & dans le dernier, ceux de l'homme envers Dieu: l'on examine dans ces cours les matières les plus délicates de la morale & de la politique; & ces matières tant rabachées par

tant d'auteurs célèbres, sont traitées sous un point de vue inconnu avant les *Economistes*.

On y a ajouté des notes qu'on dit être d'une autre main, & la plupart paraissent dictées par les circonstances du local. La plus étendue de ces notes, qui traite de la noblesse, choque trop de front l'opinion commune des écrivains les plus accrédités, pour être approuvée par le public, & l'auteur nous permettra de dire que son sentiment est une insigne singularité.

Mais nous ne voulons pas hasarder notre jugement sur plusieurs propositions du livre, diamétralement opposées aux usages & aux principes généraux. Nous croyons très-utile qu'on étende l'étude de ces matières, qu'on réveille la curiosité du public, qu'on la tourne à des objets importans, qu'on apprenne enfin avec quel ton de réserve, de respect, d'impartialité, il faut parler & écrire en politique, en morale, & sur quelque objet que ce soit.

III. Académie.

L'ACADÉMIE de Châlons-sur-Marne, qui s'occupe principalement de la législation, vient de distribuer le prix qu'elle avait proposé pour le meilleur mémoire *sur la réforme*

des loix pénales en France. Un grand nombre de rivaux ont aspiré à la palme. L'académie a d'abord couronné le mémoire de M. Briffot de Warville, jeune littérateur & en même tems avocat au parlement de Paris. Elle a ensuite couronné celui de M. Bernardi, avocat au parlement d'Aix. M. de Goyon, ancien conseiller au parlement de Bordeaux, a eu l'accessit. L'académie doit faire imprimer ces trois mémoires propres à concourir au bien de l'humanité. Le mémoire de M. Briffot de Warville, qui a paru écrit avec beaucoup de chaleur, est une partie d'un vaste plan sur la législation criminelle universelle, envisagée philosophiquement, qu'il va publier incessamment.

L'académie propose pour sujet du prix de l'année 1782: *quels seraient les moyens de rendre la justice en France avec le plus de célérité & le moins de frais possible?* Les mémoires seront envoyés, francs de port, à M. Sabathier, secrétaire perpétuel de l'académie à Châlons-sur-Marne, avant mars 1782.

IV. *Nouveau prospectus pour le recueil des airs & romances, par J. J. ROUSSEAU.*

IL serait aussi triste que superflu d'instruire le public des obstacles qui ont arrêté la gra-

vure de ce recueil : il suffit d'annoncer que par arrêt du conseil du 10 juillet 1780, le roi ayant rétabli le propriétaire du manuscrit dans tous ses droits, un ami de l'auteur a acquis cette propriété, tant pour assurer la publication de cet ouvrage, que pour seconder les intentions de l'auteur, en faisant tourner tout le bénéfice qui en résultera, au profit de l'hôpital des enfans-trouvés de Paris.

L'ouvrage qu'on annonce aujourd'hui aura pour titre : *les Consolations des miseres de ma vie, ou Recueil d'airs & romances, par J. J. Rousseau*, gravé sur cuivre avec le plus grand soin, imprimé sur de beau papier, & orné d'un frontispice, avec le portrait de l'auteur; il contiendra dans deux cents pages, de format petit *in-folio*, près de cent morceaux différens, dont plusieurs duos dialogués, ou scenes de société, le tout avec accompagnement; & pour la commodité du plus grand nombre des amateurs, on a fait transposer sur la clef de sol la partie du chant des morceaux qui en ont été susceptibles. Le prix de chaque exemplaire broché en carton sera de vingt-quatre livres de France, qu'on ne paiera qu'en le recevant.

On ne négligera aucun des soins qui peuvent hâter la publication de ce recueil; mais on n'ose fixer le tems où il paraîtra, puisqu'il n'est pas possible de prévoir dans l'exécution

d'un ouvrage pour lequel on a besoin de la réunion de plusieurs artistes , les différens retards auxquels on est exposé. On croit pouvoir faire espérer que cette livraison ne sera pas éloignée du premier décembre prochain , fixé pour connaître le nombre des souscripteurs ; & l'on aura l'attention d'indiquer par la voie des journaux l'époque à laquelle il pourra être livré.

La seule condition de cette souscription gratuite de la part de l'éditeur , & en quelque façon pieuse de la part des souscripteurs , est que les personnes qui désireront avoir ce recueil , se fassent inscrire avec leurs qualités & demeures , avant le premier décembre prochain , aux adresses suivantes , vu qu'il ne sera tiré que le nombre des exemplaires demandés , & que l'on se propose de présenter à la tête de ce recueil la liste de tous les souscripteurs , afin de satisfaire à la délicatesse de l'éditeur , en lui assurant par-là le moyen de rendre notoire le montant de tout le bénéfice destiné à l'hôpital des enfans-trouvés.

On prévient le public que les six nouveaux airs du Devin du village & les fragmens de Daphnis & Chloé sont gravés depuis quelque tems sous le même format du recueil des romances annoncé , & de la partition du Devin du village ; de manière que dans le cas où

MM. les fouscripteurs defireraient avoir la collection complete des ouvrages de mufique de J. J. Rouffeau , ils pourront fe les procurer aux mêmes adreffes , enfemble ou féparément ; & comme en faifant graver ces deux derniers ouvrages , on n'a eu en vue que de les conferver au public , on fe propofe de faire une diminution dans le prix en faveur de MM. les fouscripteurs du recueil des romances.

Les perfonnes qui feront dans le cas d'écrire aux correfpondans , font priées de vouloir bien affranchir leurs lettres. On fouscrit à Neuchatel chez la Société Typographique.

V. *Anecdote tirée des nouvelles Lettres d'un voyageur Anglois , par M. SHERLOCK.*

LE comte de Pultzer , officier au fervice de Pruffe , était fils unique d'une veuve de foixante ans. Il était bien fait , brave à l'excès , & éperdument amoureux de mademoifelle de Benskow. Elle était dans fa dix-huitième année , douce , belle , & née avec une fenfibilité extrême : fon amant , dans l'âge vainqueur de vingt-un ans , était aimé autant qu'il aimait , & le jour était nommé pour les rendre heureux : c'était le 20 juin , 1770.

Les troupes Prussiennes sont toujours prêtes à entrer en campagne ; & le 17 juin , à six heures du soir , le régiment du comte reçut ordre de partir à minuit pour la Silésie. Il était à Berlin , & sa maîtresse à un château à quatre lieues de la ville. Il partit donc sans la voir , & il lui écrivit , du premier endroit où l'on s'arrêta , qu'il lui était impossible de vivre sans elle ; qu'il la prioit de le suivre incessamment , & que le mariage se ferait dans la Silésie. Il écrivit en même tems au frere de la demoiselle , qui était son intime ami , de plaider sa cause avec ses parens. Elle part donc , accompagnée par ce frere & par la mere de son amant. Jamais le sabbé de la Prusse n'a paru si pesant qu'à cette charmante fille ; mais enfin le voyage finit , & elle arrive à la ville de Herstadt. C'était le matin , & jamais on n'a vu une femme plus jolie. L'exercice du voyage avait ajouté à son éclat , & ses yeux peignaient ce qui se passait dans son cœur. Mais , ô perspectives humaines , que vous êtes trompeuses ! que le moment de la félicité touche souvent au moment du malheur ! La voiture est arrêtée dans la rue pour laisser passer des soldats qui , s'avancant à pas lents , portaient dans leurs bras un officier blessé. Le tendre cœur de la jeune personne fut touché du spectacle ; elle ne soupçonnait guere que ce fût son amant.

Des fourrageurs Autrichiens étaient venus près de cette ville, & le jeune comte était forti pour les repouffer. Brûlant de se distinguer, il s'élançe avec ardeur devant sa troupe, & tombe la victime de sa malheureuse impétuosité.

Vous peindre la situation de cette fille infortunée, serait insulter à votre cœur & à votre imagination. Son amant est placé dans son lit, sa mere est à ses pieds, & sa maîtresse lui tient la main. *O Charlotte*, s'écrie-t-il, en ouvrant un œil mourant. . . . Il voulait parler ; mais sa voix est rompue, & il fond en larmes. Son accent avait percé l'ame de sa maîtresse ; elle perdit la raison ; *non, je ne te survivrai pas*, dit-elle, en saisissant une épée. On la défarme, & il fait signe avec sa main qu'on l'approche de lui. Quand elle vient, il lui serre le bras, & après deux pénibles efforts pour parler, il dit avec un sanglot : *vis, ma Charlotte, pour consoler ta mere*. Et il expire.

En juillet 1779, l'infortunée n'avait pas recouvré la raison.



IV. *Détail de la dernière éruption du Vésuve ; par M. DUCHANOY l'ainé, docteur en médecine de la cour de Naples. [a]*

L'ÉRUPTION du Vésuve, arrivée le 8 août 1779, est une des plus considérables qu'il y ait jamais eu. Celle dont parle Pline le jeune, qui fit périr son oncle, qui ensevelit Pompéïa & Stabia, ne fut peut-être pas si étonnante : je ne crois pas que la nature puisse avoir des convulsions plus effrayantes & suivies d'effets moins funestes. Quel sujet pour la poésie & pour la peinture ! Mais qu'il serait difficile à rendre ! Ces deux arts n'y parviendront jamais : la plus faible imitation cependant paraîtra toujours incroyable à qui ne l'aura pas vu. L'impression que ce phénomène a faite sur moi, subsistera toujours ; mais il m'est impossible de la rendre. Je me contenterai de rapporter ce que j'ai vu & ce que j'ai appris par des voies sûres, d'une manière simple, sans y entre-mêler aucune réflexion, soit physique, soit morale : j'en laisse le soin à des hommes plus versés dans ces matières, & sur-tout au savant Gaetano de Bottis, pro-

[a] Extrait du Journal de physique de M. l'abbé Rozier, juillet, 1780.

fesseur d'histoire naturelle à Naples, qui s'occupe à faire une relation raisonnée de ce qui est arrivé le 8, de tout ce qui a précédé & de ce qui a suivi.

Mais avant que de commencer l'histoire de cette fameuse journée, qui commença le 8 à minuit, & dura jusqu'au 9 à pareille heure, je dois rendre compte d'un phénomène particulier que j'ai vu au mois de mai dernier, qui est jusqu'à présent unique en son espece, & que des personnes intelligentes à qui j'en ai parlé, ont estimé assez intéressant pour m'en demander le détail.

Le dimanche 9 mai 1779, étant allé voir le Vésuve, j'arrivai au haut de cette montagne à midi. Le ciel était serein dans ce moment; il y régnait un léger vent de sud-sud-ouest. Je trouvai le crater recouvert par une lave qui s'y était épanchée quinze jours auparavant, & qui avait coulé sur le revers du volcan, du côté de Torre del Greco, environ cent pas de longueur sur sept à huit de largeur. On nomme *crater* une croûte plane qui forme la superficie du sommet du volcan, qui est entourée d'un rebord fourcilleux de rochers, qui est composée des pierres, des terres & des autres matieres plus ou moins calcinées, par laquelle le feu sort, &c. Celui du Vésuve est circulaire & peut avoir quatre-vingt-dix pas de diametre au plus.

Au milieu de ce crater s'élevait une petite montagne en forme de pain de sucre, d'environ cent pas d'élévation sur quarante de diamètre. Elle était formée par les matières que le feu avait soulevées du sommet du Vésuve, & par celles qu'il jetait au-dehors à chaque explosion. Ces matières, telles qu'elles paraissent au premier coup-d'œil, sont, 1°. des terres de différentes couleurs & plus ou moins brûlées, jaunes, rouges, noires, grises, &c. 2°. des pierres calcaires à demi calcinées, de toutes grosseurs, mais pour la plus grande partie réduites en grains semblables au gros gravier; 3°. des espèces de bitumes qui, selon les apparences, ne sont que des restes de soufre brûlé; 4°. des cendres; 5°. du sable tel qu'on le trouve sur les bords de la mer, &c. J'en ai ramassé assez pour m'en assurer; car à chaque explosion il en tombait sur moi. C'est le mélange de ces différens corps, qui compose ce qu'on nomme le *Rapillo*.

Du milieu de cette petite montagne ou de cette montagnola, comme on dit à Naples, laquelle peut être regardée comme la cheminée du volcan, il sortait de demi-quart d'heure en demi-quart d'heure, ou à peu près, une colonne de feu mêlée de ces matières dont je viens de parler. Son diamètre était d'environ dix à douze pieds, & elle

elles s'élevait au moins à deux cents cinquante pas au-dessus de son sommet. Là , une partie se dissipait en fumée , & l'autre retombait tout autour & par-dessus la montagnola d'où elle était sortie.

Le bruit qui accompagnait l'explosion , ressemblait assez à un coup de canon ; celui qui la suivait & qui la précédait , eût été pris plutôt pour le bruit que fait une eau courante en passant d'un endroit large par un plus étroit & à travers de grosses pierres , c'est-à-dire , une espece de très-fort bouillonnement.

Chaque fois que la matiere du feu montait pour être chassée au - dehors , on voyait s'élever au pied de cette montagnola , du côté du couchant , un tertre de terre , de figure sphérique , que j'ai estimé avoir environ quinze pieds de diametre. Il montait à six , sept , huit , jusqu'à douze pieds d'élévation , selon que les explosions étaient plus ou moins fortes , car toutes ne le font pas également ; elles semblaient même avoir ce jour-là une intermittence réglée ; à l'alternative , il y en avait une plus considérable que l'autre. Ce tertre tenait à la montagnola ; en s'élevant il en tirait le côté à lui , parce qu'ayant un espace de dix à douze pieds à parcourir sans se crever , il fallait que le terrain voisin cédât , enforte qu'on

voyait très-distinctement la moitié de la montagnola s'émouvoir & s'élargir. Au moment que l'explosion se faisait, ce tertre s'arrêtait; dès qu'elle était faite, il redescendait au niveau du crater, dont il n'était qu'une petite portion. Comme l'explosion ne se faisait pas en un seul coup, mais en deux & trois qui se succédaient assez vite, on voyait dans le court intervalle qu'il y avait de l'une à l'autre, ce tertre baisser d'autant, & se relever de même; la montagnola s'élargir & se rétrécir également.

L'explosion finie, on entendait couler sous la lave qui couvrait le crater depuis quinze jours, la matière qui servait à soulever ce tertre, & qui n'était que la matière d'une seconde lave qu'on entendait rentrer dans le Vésuve par les crevasses qu'une éruption arrivée il y a deux ans y avait laissées. Je m'attendais à voir ce tertre s'ouvrir à tout moment. Malgré le danger auquel ma curiosité m'exposait, car je n'en étais pas éloigné de plus de trente pieds, je restai une heure & demie à l'observer. Le Cicérone qui m'accompagnait était si frappé lui-même de voir une portion de la voûte du crater ainsi s'élever & s'allonger sans crever, la moitié de la montagnola s'élargir & se rétrécir comme une vessie où l'on fait jouer le vent, qu'il ne pouvait quitter.

Cependant la montagnola ne s'est point ouverte en cet endroit : sans doute qu'elle était plus mince ailleurs ; car le vendredi entre huit & neuf heures du soir elle creva sur le côté , à une distance d'environ cinq à six cents pieds du crater. La lave sortit par la même bouche qu'elle avait faite l'année précédente. J'y avais passé le dimanche auparavant , & en l'examinant , j'y avais éprouvé une chaleur très-forte, mais qui ne m'avait pas particulièrement affecté, parce qu'elle était la même de là jusqu'au sommet du Vésuve. Elle était si forte qu'elle me brûlait les pieds dans mes souliers , & que je me brûlais les mains , s'il m'arrivait par hasard de les appuyer à terre lorsque la très-grande difficulté du chemin m'y forçait.

Tel est le phénomène qu'on m'a prié de décrire & qu'on croit pouvoir servir à l'histoire du Vésuve. Je vais passer à l'éruption du 8.

Le 8 août 1779 , la mer fut très-agitée le matin : elle se calma sur le soir.

Sur la fin de l'éruption du 7 , il vint une petite pluie qui dura une demi-heure. Il souffloit alors un vent d'est si léger , qu'à peine on s'en appercevait. Environ une heure & demie après , la petite pluie recommença ; elle augmenta ensuite & continua presque toute la nuit. On voyait beaucoup d'éclairs sortir

des nuages , mais fans être accompagnés de tonnerre.

On vit tomber sur le territoire de Pagnano de la cendre mêlée de pluie. Cette espece de lessive noircit le linge de quelques payfans qui se trouverent dans la rue ; & quoiqu'elle ne leur parût pas chaude , elle brûla la peau de ceux qui en furent touchés. Au reste , la campagne n'en reçut aucun ou presqu'aucun dommage , parce qu'elle fut immédiatement suivie d'une très grosse pluie.

Vers les trois heures du matin , le Vésuve jeta des pierres. Comme il était tard , & que les nuages couvraient la montagne , peu de personnes apperçurent cette explosion ; & ceux qui la virent , ne purent rendre compte de la maniere dont les choses se passerent. Ce qu'il y a de certain , c'est que depuis trois heures jusqu'à cinq , il tomba à Albertino & à Liveri des cendres rougeâtres , de couleur de tabac d'Espagne. Il s'en porta aussi sur Ottoyano , où l'on trouva de plus par-ci par-là des pierres de la grosseur d'un œuf qui y avaient été jetées en même tems.;

Dès l'aube du jour jusqu'à une heure & demie après-midi , les vents s'étaient contrariés. Tantôt le libeccio , vent du sud-ouest , soufflait ; tantôt le seirracò , vent du sud-est ; & de tems à autre il pleuvait.

(*La suite au Journal prochain.*)

VII. *Epigramme d'un ancien poëte sur de
superbes bâtimens nouvellement élevés.*

VOIS-TU ces maisons magnifiques ,
 Qui surpassent les basiliques ,
 Et qui font honte à Salomon ?
 Là logent les dieux de la terre ,
 Ces dieux malades du poumon ,
 Ou de la goutte, ou de la pierre.





TROISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

R U S S I E.

PÉTERSBOURG. On écrit de cette capitale, en date du 26 juillet, qu'il y est arrivé un courier de Danemarck, & un autre de Suede, avec le contre-projet qui doit servir de base au traité d'alliance entre ces deux cours & celle de Russie, pour la protection du commerce & de la navigation de leurs sujets respectifs. Le projet est approuvé dans toutes ses parties par les intéressés ; & on a lieu de se flatter que les autres puissances s'empresseront d'adopter un plan tendant à faire respecter les pavillons neutres, & à rétablir la liberté de la mer.

Depuis le printems dernier, à l'époque où les glaces ont disparu & rendu la navigation libre, jusqu'au 24 de ce mois, il est arrivé au port de Cronstadt deux cents quatre-vingt-trois bâtimens de diverses nations, & cent quatre-vingt-dix-neuf sont aussi repartis du même port.

Une lettre de Caffa en Crimée, en date du 31 mai dernier, annonce que le 27 du même mois, M. Wafelitzki, envoyé extraordinaire & ministre plénipotentiaire de l'impératrice, a eu sa première audience du kan. Ce prince, pour rendre la cérémonie plus brillante, avait quitté sa résidence, & s'était campé à quelques werstes de là en rase campagne. Il envoya des carrosses à la rencontre de M. l'envoyé; il lui donna à dîner, & le fit servir en vaisselle d'argent à la manière des autres cours de l'Europe. M. Wafelitzki, de son côté, déploya une magnificence proportionnée à la grandeur de la souveraine qu'il avait l'honneur de représenter, & fit à tous les officiers du kan des présens suivant leurs rangs.

Le prince de Ligne, général au service de LL. MM. II. & RR. est arrivé à Pétersbourg au commencement du mois d'août, & l'on attend de Pologne le grand-général comte de Branicki, & le prince Sapieha.

On fait depuis cette ville jusqu'à Riga les plus grands préparatifs pour la réception du prince de Prusse. On élève des arcs de triomphe dans plusieurs endroits où il doit s'arrêter un jour ou deux, & on lui prépare des fêtes brillantes.

D A N E M A R C K.

Copenhagen. L'escadre Danoise a mis à la

voile de cette rade le 8 août, & l'on apprend qu'elle a passé le Sund sans jeter l'ancre. Elle est sous les ordres du vice-amiral Schindel, & consiste en deux vaisseaux de 74 canons, deux de 70, un de 64, un de 60, un de 50, deux de 36, un de 20 & 10 fauconneaux.

A L L E M A G N E.

Vienne. Le comte de Proli vient d'obtenir un octroi pour vingt ans, afin de former une nouvelle compagnie de commerce pour les Indes orientales. Les articles & les conditions de cet octroi ne sont point encore publiés; ils ne le feront, dit-on, qu'après le retour de M. Boltz, qui le premier a entrepris avec succès le voyage des Indes sous pavillon Autrichien. Il est attendu dans deux mois de retour à Trieste, avec un navire neuf, acheté aux Indes & très richement chargé.

Le 12 août, l'archiduchesse Marie-Christine & le duc Albert de Saxe-Teschen arrivèrent au château de Schönbrun, & le lendemain les ambassadeurs & les ministres étrangers s'y rendirent vers les cinq heures du soir, pour complimenter l'archiduc Maximilien sur son élection à la coadjutorerie de l'électorat & archevêché de Cologne; il y eut ce même soir grand appartement à la cour. Ce prince paraît à présent en habit ecclésiastique & en manteau, sur lequel est brodée la croix de grand-maître de l'ordre

Teutonique. C'est le 15 octobre, fête de l'impératrice-reine, que ce prince recevra les trois derniers ordres & dira sa première messe. Un courrier arrivé de Munster la nuit du 22 au 23 août, a rapporté la nouvelle de l'élection de S. A. R. à la coadjutorerie de l'évêché & principauté de Munster.

Un courrier venant de Bruxelles a apporté le testament du feu duc Charles de Lorraine, qui, à l'exception de quelques legs, a nommé l'empereur son héritier universel. Ce prince laisse à l'auguste chef de l'Empire deux capitaux considérables, une superbe galerie de peintures, une collection de médailles les plus rares, & au-delà d'un million en bijoux, indépendamment de deux palais magnifiquement meublés, l'un dans la ville, & l'autre à la campagne, à l'usage des gouverneurs qui doivent lui succéder.

L'empereur est arrivé à Vienne le 20 août, & après s'être reposé quelque tems au palais de cette résidence, il s'est rendu à Schönbrun, pour y voir l'impératrice-reine son auguste mere, & la famille impériale, qui l'ont reçu avec les témoignages de la tendresse la plus vive.

Tous les avis de Bukowine confirment que dans la montagne de Leffali on a trouvé beaucoup de parcelles d'or & d'argent, & qu'on s'en promet plus que des mines de

Czewezin , qu'on a commencé depuis peu à exploiter en Gallicie. Les ouvriers ont fait tant de progrès , qu'ils espèrent avec quelque fondement de pouvoir fournir dans le mois prochain de l'or & de l'argent purs.

Hambourg. La grande affaire de la neutralité armée du nord est entièrement terminée. Le ministre de la cour de Suede à celle de Pétersbourg a signé , à l'exemple de celui de la cour de Danemarck , la convention relative à ce grand objet. On ne doute pas que les ministres des Provinces-Unies ne le fignent également peu de tems après leur arrivée. Les quatre vaisseaux de guerre Suédois , qui ont passé le Sund pour se rendre à Gottenbourg , y attendent leurs derniers ordres pour aller croiser dans la mer du Nord.

Francfort. Les dernières lettres reçues de Venise annoncent qu'il se passe peu de semaines qu'on n'y arrête quelques nobles , sans qu'on puisse pénétrer la cause d'une conduite si extraordinaire. Elles ajoutent qu'il y a aussi été publié par un héraut , une défense générale de s'entretenir des affaires actuelles , ni d'en rien écrire dans les pays étrangers , & qu'on était dans la plus profonde ignorance sur le sort des nobles Pisani , Containi , & autres personnes de leur faction , arrêtés successivement depuis quelque tems.

On mande de Berlin que la réforme des avocats, projetée depuis la nomination de M. Carnier à la dignité de grand-chancelier, a déjà été entamée par celle des avocats aux justices municipales de cette ville. Le nombre en a été réduit de vingt-huit à dix. Ceux qui sont reçus au tribunal de la chambre éprouveront bientôt la même réduction, qui s'étendra successivement à toutes les juridictions supérieures & inférieures des différentes provinces de la monarchie Prussienne.

I T A L I E.

Naples. On apprend de cette ville, en date du 15 août, que le roi ayant accordé, il y a quelque tems, la liberté à plusieurs des sujets de l'empereur de Maroc, pris dans le courant de l'année dernière par nos frégates sur les corsaires barbaresques, & les ayant fait reconduire dans leur patrie, le prince More, touché de cette générosité, a fait offrir sur-le-champ la paix à notre cour. En conséquence S. M. a rendu une ordonnance contenant quatre articles. 1°. Elle ordonne à ses sujets de ne plus commettre d'hostilités contre le roi de Maroc & ses sujets. 2°. Elle défend d'exercer aucune violence dans les rades ou ports de la domination Maroquine; mais au contraire de s'y comporter honnêtement. 3°. Elle ordonne de donner toutes sortes de secours aux navires de Maroc que

la violence du vent pourrait amener sur les côtes de ce royaume. 4°. Elle prive de ces avantages les autres puissances barbaresques, quand même ils navigueraient sous pavillon Maroquin, & les sujets Maroquins enrôlés à bord des corsaires Africains, ou qui, sans avoir été provoqués, exerceraient des actes d'hostilités contre les batimens Napolitains.

Une lettre de Rome annonce que l'espérance flatteuse que semblaient former les ex-jésuites, semble enfin totalement évanouie; ils la fondaient sur les procédures entamées à Lisbonne contre le marquis de Pombal, sur la bienveillance que le roi de Prusse daignait témoigner aux individus de la société dans ses états, & en particulier sur la protection dont les honore l'impératrice de Russie, qui a laissé subsister leurs colleges dans ses états, leur a permis d'établir des noviciats, & les a chargés de l'éducation nationale. Cependant cette société touche à son entier anéantissement, sans espoir de jamais se relever. La cour de Vienne s'est jointe, dit-on, aux cours de Versailles, de Madrid, de Naples & de Lisbonne, pour solliciter le pape de déclarer tous les jésuites qui pourraient exister en Russie, ou ailleurs, désobéissans au saint siege, réfractaires, & en conséquence solennellement excommuniés. Cette démarche que sollicitent les cours

Les plus puissantes de la catholicité, aura sans doute son plein effet. On dit que la cour de Rome, avant que d'en venir à cette extrémité, met tout en usage pour que la bulle d'abolition de cet institut soit publiée & lue dans les états de l'impératrice de Russie, pour qu'elle y ait comme ailleurs son exécution. On fait qu'elle l'a eue dans les pays de la domination Prussienne ; & l'on assure que c'est à la sollicitation de l'empereur.

P O L O G N E.

Varsovie. Les préparatifs pour la tenue d'une diete se font faits avec beaucoup d'activité dans toute l'étendue de la république. Les diétines devaient s'ouvrir le 11 août. Le bruit général est que le prince Sapieha, général d'artillerie pour la Lithuanie, remplira la charge de maréchal à la diete prochaine.

L'affaire du comte de Tyszenhausen est toujours dans le même état. Le comte de Rzewuski, maréchal de la couronne, qui devait se rendre à Grodno en qualité de commissaire du roi, n'était pas encore parti le 20 août. Il paraît que quelques négociations avec le comte de Tyszenhausen ont fait suspendre son départ. On voyait à cette époque fréquemment partir des couriers chargés de dépêches pour Grodno, & en revenir de même.

E S P A G N E.

Madrid. M. le comte d'Estaing était encore à Saint-Ildephonse le 8 août, & la manière dont il y était traité par le roi, le prince & la princesse des Asturies, était des plus flatteuses. S. M. passait tous les jours quelques heures avec lui. Ce général se sentait encore de sa blessure; mais elle ne l'empêchait pas de se promener tous les jours à pied: ce qui annonçait que cet accident ne pouvait plus avoir de suites facheuses. On ignorait encore quelles seraient les opérations dont il serait chargé. Le tems apprendra quelle est sa véritable situation.

Les nouvelles apportées des isles Philippines par la Junon, ont pleinement rassuré sur le sort de ces isles. Lorsqu'elle partit de Cavite, le 12 janvier dernier, elles étaient dans le meilleur état de défense, sur-tout celle de Luçon, qui est la principale. Les fortifications de Manille & de Cavite étaient déjà réparées, & l'on en avait construit de considérables sur toutes les avenues de ces places; de manière que les ennemis, s'ils ont quelques projets, ne pourront s'en approcher que difficilement. Don Joseph Basco Vargas, gouverneur de ces isles, était à la tête de huit mille hommes composés en partie de milices, sans compter les renforts & les secours de toute espece qui lui ont été

envoyés de la Nouvelle-Espagne à la fin de l'année dernière & au commencement de celle-ci.

A N G L E T E R R E.

Londres. La flotte de la Manche, commandée par l'amiral Geary, est arrivée hier à Spithéad, suivie de quelques prises. Une partie de cette flotte est rentrée le 19; mais des lettres de Londres annonçaient que cet amiral avait reçu l'ordre de remettre en mer aussi-tôt qu'il aurait renouvelé son eau & ses provisions : ce qu'il comptait pouvoir faire en huit jours.

Les nouvelles de l'Amérique septentrionale, apportées par le paquebot le Carteret sur la fin du mois d'août, ont levé tous les doutes sur l'escadre aux ordres de M. de Ternay. Cette escadre entra au commencement de juillet à Newport, & y débarqua six mille hommes de troupes, avec lesquelles M. de Rochambeau ne pouvait tarder de commencer des opérations de concert avec les Américains prévenus de son arrivée. Ce même paquebot était parti le 11 juillet de Schandy-Hoock, & l'amiral Graves n'avait point encore paru dans ces parages. On ignorait les desseins des ennemis, & l'on se contentait d'assurer que l'amiral Arbuthnot faisait les dispositions nécessaires pour les attaquer, quoiqu'il ne pût guere aller les cher-

cher avant d'avoir été joint par l'amiral Graves.

Les nouvelles des isles, en date du 3 juillet, confirment la prise des dix-sept vaisseaux qui composaient le convoi pour Quebec, parti au mois de juin dernier. Des lettres de la Jamaïque annoncent aussi que les opérations des troupes Anglaises dans la Nouvelle-Espagne ont été retardées par les pluies, & qu'il est probable qu'elles n'y auront pas eu le succès qu'on en attendait. Ces délais ont donné le tems aux Espagnols de se fortifier vers le lac Nicaragua, & de se mettre en état d'en disputer vigoureusement l'entrée.

La facheuse nouvelle que l'on apprit à Londres le 22 août, y a généralement répandu la consternation. On a été informé par un avis de l'amirauté au café de Lloid, que les flottes destinées pour les Indes orientales & occidentales, escortées du vaisseau de guerre le Ramillie, & des frégates la Thétis & le Southampton, se trouverent enveloppées le 9 août par une partie de la flotte combinée sortie de Cadix, à environ soixante lieues du cap Saint-Vincent, & que la plus grande partie des vaisseaux qui la composaient sont tombés au pouvoir des ennemis. Le lieutenant de la Thétis, qui en a apporté la nouvelle à l'amirauté, assure qu'il n'y avait que deux bâtimens, outre le vaisseau de guerre

&

& les frégates , qui avaient pu échapper. Mais on fait par la relation que les Espagnols ont donnée eux-mêmes de cet événement , que le total des prises du convoi Anglais était de cinquante - cinq bâtimens. Il était composé de soixante - quatre bâtimens de transport , dont il y en avait cinq destinés pour l'Inde , treize pour la Jamaïque , avec des munitions de guerre & un corps de troupes , dix - huit pour les Antilles , avec des marchandises & rechanges nécessaires à l'escadre de l'amiral Rodney , & vingt-huit pour Madere , New-Yorck & la Caroline. Les cinq vaisseaux destinés pour l'Inde ont été pris.

Cette perte , quoique considérable par elle-même , l'est encore davantage par son importance pour ceux à qui cette flotte était destinée , qui manqueront maintenant des provisions & rafraîchissemens qu'elle leur portait.

Peu de tems après qu'on eut reçu la nouvelle dont nous venons de parler , un autre événement a un peu consolé de la perte que l'on venait de faire ; c'est l'arrivée des flottes des isles & d'Opporto , qui consistent en deux cents soixante voiles.

On craint que la demande que font les amiraux Geary & Darby , de pouvoir se retirer en donnant leur démission , parce que leur santé ne leur permet pas de conti-

nuer à servir, n'empêche la flotte de la Manche de reprendre sa croisière aussi-tôt qu'on le désirerait. Les uns prétendent que ce sera le chevalier Hugues Palliser qui aura le commandement de cette flotte ; d'autres au contraire soutiennent que l'amiral Geary reprendra le commandement lorsque sa santé sera rétablie : ce qu'il y a de certain, c'est que tous les officiers à qui ce commandement a été offert, s'excusent de l'accepter.

L'amiral Digby est parti de Spithéad le 12 août, avec une division de douze vaisseaux de ligne & de deux frégates, pour se rendre à Plymouth, où quelques autres vaisseaux se joindront à son escadre, destinée à aller au-devant de plusieurs flottes attendues de New-Yorck, de la Caroline, de la Jamaïque, de Terre-Neuve, & de l'Inde.

La dissolution du parlement actuel est enfin arrêtée. La proclamation à cette occasion est datée du premier septembre ; elle fixe le rapport des électeurs, c'est-à-dire, l'ouverture du prochain parlement au mardi 31 octobre.

Les papiers anglais du 2 septembre annoncent que le corsaire Anglais l'Alligator, commandé par le capitaine Clark, a amené à Falmouth le Vichet, senau Russe, qui allait de Riga à Nantes, avec deux cents vingt balles de chanvre, & cinquante-cinq barres

de fer. On verra les effets qui résulteront de cet acte de vigueur contre la neutralité armée qu'on redoute si fort.

On croit assez généralement que dans l'embarras où se trouve actuellement le ministère, le moins qu'il puisse faire sera de chercher à gagner l'Irlande, en renvoyant sans changement les trois bills que ce royaume a tant à cœur de voir passer. On croit même que pour parvenir à ce but désiré, on a fait assurer les personnes qui sont à la tête des affaires, qu'à l'avenir les Irlandais seront gouvernés par leurs propres loix, sous l'autorité du roi, des pairs & communes de ce royaume, & que, suivant toute apparence, l'acte de *Poyning* sera aboli.

Les troupes attirées dans la capitale à l'occasion des troubles, en sont sorties; il n'y a plus de corps-de-garde extraordinaire qu'à la banque, où il sera permanent, & à la source de la rivière neuve, qui fournit d'eau douce cette capitale. On commence à ne plus regarder cette émeute que comme l'effervescence momentanée d'une populace agissant sans plan & sans chef. Le gouvernement agit avec celui qui en a été regardé comme le moteur, de manière à faire comprendre qu'on ne lui suppose point de vues qui impliquent un crime de haute trahison. Il a obtenu par degrés plus de liberté; il lui

est permis d'écrire à sa famille, à ses conseils; quoique ses lettres soient lues avant d'être rendues. De quatre-vingt-quatre personnes arrêtées à cette occasion dans Londres & Mildefex, cinquante ont été absoutes; des trente-quatre condamnées, dix-neuf ont été exécutées, & les quinze autres ont obtenu un répit. Dans le bourg de Southwarck, sur cinquante personnes il y en a eu vingt-six absoutes; & des vingt-quatre condamnées, six seulement ont subi le supplice, les dix-huit autres ont obtenu un répit.

F R A N C E.

Paris. Toutes les nouvelles particulières reçues de divers endroits, confirment que l'escadre & le convoi de M. de Ternay sont arrivés en fort bon état à Rhode-Island, dans les premiers jours de juillet, à l'exception de trois bâtimens de transport, qui ayant été séparés de la flotte, sont rentrés à Boston. Les troupes qu'ils avaient à bord se rendirent par terre à Newport. Ces dépêches ne font aucune mention de l'apparition de l'amiral Graves à New-Yorck; elles confirment seulement la prise de douze bâtimens destinés pour Quebec, & les dispositions que font les Américains pour se réunir à l'armée Française contre l'ennemi commun.

S U I S S E.

On lira sans doute avec intérêt la traduc-

tion suivante du discours adressé à S. E. Mgr. le vicomte de Polignac, ambassadeur de S. M. Très-chrétienne près le louable Corps Helvétique, & prononcé par M. Jean-Henri Orell, premier député du louable canton de Zurich, à l'occasion de la diete helvétique assemblée extraordinairement à Soleure le 18 septembre 1780.

MONSEIGNEUR. Un amour véritable pour la patrie, des soins infatigables pour remédier aux griefs des sujets, des veilles employées à travailler au bonheur de ses chers compatriotes, au maintien de la tranquillité intérieure, & à faire prospérer au-dehors les affaires politiques les plus importantes, sont les devoirs pénibles d'un républicain.

Si le gouvernement de la république Helvétique exige tant de soins importants, combien ne devons-nous pas être touchés, & de quels sentimens d'admiration ne devons-nous pas être pénétrés, en voyant toutes ces qualités réunies dans l'auguste personne de sa majesté le roi Louis XVI!

Ce monarque guidé par un amour vraiment paternel, & alliant à un pouvoir sans bornes toutes les vertus d'un républicain, dont l'autorité est restreinte & dépendante, a su trouver en lui-même, à l'exemple du grand Henri IV, tous les moyens de rendre heu-

reux les peuples des vastes états soumis à sa domination.

Nous sommes ravis d'admiration, de voir chaque jour du regne glorieux du plus modéré & du meilleur des rois, se signaler par des traits de générosité & d'un véritable amour paternel envers ses sujets, dans les cœurs desquels des bienfaits aussi éclatans sont gravés en caractères ineffaçables.

Quelle douce sensation ne doit donc pas éprouver une république, la république de toute la nation Helvétique; une nation dans laquelle on voit encore circuler le sang de nos braves & vaillans ancêtres; quelle satisfaction intérieure ne devons-nous pas ressentir, en nous rappelant le souvenir flatteur du renouvellement fait, il y a peu d'années, d'une alliance si étroite & générale, avec un roi dont l'ame élevée s'est attaché les cœurs libres de nos républiques par les liens de l'admiration & de l'affection confédérale, aussi fortement que ceux de ses sujets, sont dévoués à ce monarque par devoir & par reconnaissance.

Nous voyons en la personne de Votre Excellence une nouvelle preuve de l'estime & de la haute bienveillance dont sa majesté honore ses plus anciens & plus fideles alliés.

Combien notre république ne doit-elle pas se réjouir de voir au milieu de nous, comme

ambassadeur de l'auguste couronne de France, un seigneur dont le mérite est encore plus généralement reconnu & vénéré que la haute naissance. Nos souverains seigneurs ont été très-sensibles dans le tems, à une nouvelle si agréable, & ils nous ont gracieusement chargés de complimenter Votre Excellence à ce sujet dans la présente diete, convoquée à cet effet. Nous sommes aussi chargés d'assurer en même tems Votre Excellence de la maniere la plus distinguée, au nom de tous les états du louable Corps Helvétique, de la véritable & particuliere considération qu'ils lui portent, ainsi que de leur empressement constant à lui être agréables.

Nos souverains seigneurs, des louables treize états alliés & co-alliés de la Suisse, ayant jugé à propos de nous envoyer en qualité de leurs députés, dans la ville principale de nos fideles, chers alliés & confédérés du louable état de Soleure, pour assister à cette félicitation solemnelle & confédérale, nous nous trouvons en même tems à la veille de voir remplir la joyeuse & douce attente où nous sommes de terminer, moyennant la coopération pleine de sagesse & d'équité de Votre Excellence, à la satisfaction réciproque, toutes les affaires accessoires de l'alliance défensive, étroite & générale conclue si heureusement.

Les soins que Votre Excellence voudra bien se donner pour mettre la dernière main à un ouvrage si salutaire, rendront très-certainement le nom de Votre Excellence encore plus cher & plus précieux à la nation, & nos neveux en honoreront à jamais la mémoire

Nous sommes l'organe fidèle de tout le louable Corps Helvétique, lorsque nous adressons les vœux les plus ardens au Tout-Puissant, afin qu'il lui plaise de combler de bénédictions le regne glorieux & fortuné de Sa Majesté très-chrétienne, notre très-respectable & cher allié; & de conserver sa personne sacrée pendant une longue suite d'années, à la grande joie de ses plus anciens & plus fidèles alliés, & pour la prospérité de ses sujets, comme le modèle des monarques les plus chéris & les plus accomplis. Nous prions aussi le Tout-Puissant, de conserver & de bénir sa majesté la reine, madame, fille du roi & toute la famille royale, & de leur accorder la jouissance de toutes les prospérités imaginables.

Nous avons l'honneur de nous recommander à la continuation de la bienveillance & précieuse affection de Votre Excellence.

Ensuite S. E. Mgr. le vicomte de Polignac prononça le discours suivant :

MAGNIFIQUES SEIGNEURS. L'alliance que les Louables Cantons ont renouvelée avec le roi mon maître, me laisse encore la douce satisfaction de resserrer les nœuds d'une liaison aussi intime qu'ancienne, & de mettre la dernière main au traité si intéressant pour les deux nations.

Residant depuis trois ans dans une de vos républiques, où je n'ai reçu que des preuves & des marques d'amitié, j'attendais avec impatience l'instant de la convocation d'une assemblée si respectable, différée par des motifs qui sont à notre connaissance, pour vous manifester, Magnifiques Seigneurs, plus ouvertement l'extrême desir que j'ai toujours eu de vous plaire. Le cours de nos conférences vous le prouvera encore davantage, en me prêtant dans cette négociation à ce qui pourra vous intéresser & vous être agréable, autant que mon ministère pourra me le permettre.

Le travail dont nous allons nous occuper, présente, Magnifiques Seigneurs, bien des épines, bien des obstacles; & si la multiplicité des questions que nous avons à résoudre a déjà effrayé nos prédécesseurs, la façon noble & simple avec laquelle nous devons traiter cette affaire, apprendra à nos successeurs qu'une négociation hérissée de difficultés peut se terminer avec promptitude & satisfaction.

Il est des bases solides & inébranlables dans la tâche confiée à nos soins & à notre zèle ; je n'en nommerai qu'une : le devoir d'un souverain envers ses sujets.

Un jeune monarque, dont le premier soin, en montant sur le trône, a été de soulager ses peuples, qui a su se choisir des ministres dignes de ses vertus, qui a conçu le sentiment généreux de donner du secours à une nation opprimée : un tel prince connaît toute l'étendue de ses devoirs envers ses sujets & ses alliés.

Qui connaît mieux que vos souverains que vous représentez si digne ment, Magnifiques Seigneurs, l'étendue de ces mêmes devoirs ? Qui fait mieux que vous que le sujet qui transmet le fruit de son travail & de son économie pour pourvoir à la sûreté de son souverain & à celle de son royaume, ne pourrait plus supporter le fardeau pénible, mais indispensable des impositions, si par des préférences, ou des graces trop exagérées, on mettait des entraves à son industrie ? Autant la rivalité dans le commerce excite l'émulation, autant un privilège exclusif étouffe les arts, & jette l'homme laborieux dans le découragement & dans le désespoir.

C'est donc ici le moment, Magnifiques Seigneurs, où, dépouillés de tout esprit de

partialité & d'intérêt particulier, vous allez comparer la qualité & l'étendue de vos demandes avec l'intérêt des sujets du roi, & les peser dans les mêmes balances dont vous vous servez si utilement pour vos sujets.

Il est juste qu'une nation alliée depuis plusieurs siècles soit traitée conformément à la nature des engagements qu'elle a pris, & aussi à la manière dont elle les a exécutés elle-même.

C'est en dire assez aux illustres & dignes députés d'un Corps si respectable. En agissant dans cette discussion, comme je n'en doute pas, Magnifiques Seigneurs, avec votre franchise & votre candeur ordinaire, soyez persuadés que vous trouverez en moi l'ambassadeur du roi le plus juste & le plus modéré; & c'est en suivant ses principes, ses ordres & son affection confédérale & particulière, que j'espère mériter votre estime, votre confiance & votre amitié.

Noms des seigneurs députés qui ont assisté à la diète tenue à Soleure le 18 septembre 1780.

Zuric. S. E. Mr. Jean-Henri Orell, bourgeois maître.

M. Jean-Henri Ott, stathalter.

124 JOURNAL HELVETIQUE.

Berne. M. Nicolas-Frédéric Steiger, trésorier du pays Allemand.

M. David-Salomon de Wattenwyl, seigneur de Belp, ancien trésorier.

Lucerne. S. E. Mr. Gautier - Louis-Léonti Am-Rhin, ancien avoyer & banderet de la ville.

M. Joseph-Louis Crus, du petit-conseil.

Ury. M. Joseph - Antoine Muller, ancien landamman & banderet du pays.

M. Charles - François Schmid, ancien landamman & directeur de l'arsenal.

Schwitz. M. l'ancien capitaine Michel-Antoine Schorno, landamman.

M. le colonel Aloyfius Weber, ancien landamman & banderet.

Underwald supérieur. M. Nicodeme de Flue, chevalier, landamman & banderet.

M. François - Léonti Bucher, ancien landamman.

Underwald inférieur. M. François-Antoine Wurfch, landamman.

M. Stanislas-Aloyfius Christen, ancien landamman.

Zug. M. François-Antoine Kolin, banderet & directeur de l'arsenal.

M. Clément-Xavier Weber, amman.

Glaris réformé. M. Jean-Henri Tschudy, stathalter du pays.

Glaris catholique. M. Jean-Henri-Léonard Bernold, landamman.

S E P T E M B R E 1780. 125

- Bâle.* S. E. Mr. Jean Debary, bourguem. !
M. Frédéric Munch, du conseil secret
& trésorier.
- Frybourg.* S. E. Mr. François - Romain
Werro, ancien avoyer.
M. Claude - Joseph Odet d'Orsonnens,
du petit-conseil.
- Soleure.* S. E. Mr. Jean - Charles Glutz,
avoyer, chevalier de l'ordre de saint
Michel.
S. E. Mr. Louis - Joseph - Benoît Tug-
giner, ancien avoyer.
M. Balthazar - Joseph - Victor Wallier,
banderet.
M. Jacob - Joseph Byfs, trésorier.
- Schaffhouse.* S. E. Mr. David Meyer, bour-
guemaître.
M. Jean-Henri Keller, stathalter.
- Appenzell intérieur.* M. Antoine - Ignace
Goldner, intendant des biens d'église.
M. Jean - Baptiste Ruetsch, intendant
des bâtimens.
- Appenzell extérieur.* M. Laurent Wetter,
landamman.
M. Jean-Jacq. Zuberbuehler, trésorier.
- Abbé de S. Gall.* M. François - Joseph Mul-
ler, de Friedberg, chevalier & grand-
maître de la cour.
- Ville de S. Gall.* M. Daniel Hogger, bour-
guemaître.

M. Jules-Jérôme Zollikoffer, d'Alten-
klingen, sénateur & trésorier.

Valiais. M. Augustin Gasner, secret. d'état.

M. Jacob-Valentin Sigristen, trésorier
du pays & banderet.

Mulhouse. M. Jean-Henri Dollfuss, bour-
guemaître.

M. Josué Hoffer, secretaire d'état.

Biemme. M. David Walker, bourguemaître.

M. Alexandre Jacob Wildermett, ban-
deret.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

- I. *Nouvelles lettres d'un voyageur Anglais ; par M. SHERLOCK. A Londres, & se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne & chez Esprit, 1780.* page 3
- II. *Les éclipses, poëme en six chants, par M. l'abbé BOSCOVICH ; traduit en français par M. l'abbé BARRUEL. Paris, 1779, chez Valade & Laporte, in-4°. 540 pages.* 31
- III. *Descriptions des arts & métiers, in-4°. avec les notes & les additions de M. BERTRAND. A Neuchatel, de l'imprimerie de la Société Typographique. Tome XI, contenant les sections III, IV, V & VI de la seconde partie du traité des pêches, par M. DUHAMEL DU MONCEAU.* 54
- ### II. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Monde primitif analysé & comparé avec le monde moderne. Tome VII, contenant la fin des origines latines ; par COURT DE GEBELIN. Paris, 1780.* 67

- II. *Les devoirs. Milan, 1780, au monastere
impérial de Saint-Ambroise, in-8°. 84*
- III. *Académie. 87*
- IV. *Nouveau prospectus pour le recueil des
airs & romances, par J. J. ROUSSEAU. 88*
- V. *Anecdote tirée des nouvelles Lettres d'un
voyageur Anglais, par M. SHERLOCK. 91*
- VI. *Détail de la dernière éruption du Vé-
suve; par M. DUCHANOY l'aîné, doc-
teur en médecine de la cour de Naples. 94*
- VII. *Epigramme d'un ancien poète sur de
superbes bâtimens nouvellement élevés. 101*
- III. PARTIE. *Annales politiques de l'Eu-
rope. 102*



7m.
84
8
des
15.
88
'um
'K.
91
7/2
'00
94
de
01
u.
22

50

63

94

75

76

356